

AUGUSTA.

R O M A N.

Tome Second.



A LONDRES;

Se vend chez A. DULAU & Co. 107,
Wardour Street, Soho. J. DE BOFFE,
Gerard Street. HOOKAM & CARPENTER,
Old Bond Street. L'HOMME, *New Bond St.*
BOOSEY, *Broad Street, Royal Exchange.*

1798.

AUTISTA



R. G. G. G.

Tom. Second.



A LONDON:

Printed by A. DULAC & Co. 107,
 Strand, near the Theatre Royal.
 Old Bond Street, London, W. 1.
 Hooley, Strand, near the Theatre Royal.

1798.

AUGUSTA.

LETTRE XXX.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

Paris 25 Mars.

IL faut encore que je m'entretienne avec toi, ma chère Sophie. Agitée de mille sentimens divers, j'ai besoin d'épancher mes peines, ma joie, mes craintes, mes espérances dans le sein d'une amie tendre et sincère, à qui je puis sans crime et sans danger parler avec franchise.

Je l'ai donc écrite enfin cette lettre qui m'a tant coûté; ma plume

A

tomboit à chaque instant de mes mains. Augusta écrire à un homme! Que je suis malheureuse que des circonstances incroyables m'aient forcée à cet oubli de mes devoirs! Mais pouvois-je impitoyablement sacrifier le plus aimable des hommes? Pouvois-je plonger le poignard dans le sein de celui pour qui je donneroie mille fois ma vie? Ta sensible amie plus infortunée que coupable, a tâché du moins de lui montrer toute la pureté de son cœur. Trop plein hélas! des plus vifs sentimens, il maudissoit la froideur de ma lettre, et j'ai barbouillé vingt feuilles de papier, sans être contente de celle que je lui ai



fait parvenir. Sa touchante réponse est venue doubler mon mécontentement ; il me témoigne si bien les délicats et vrais sentimens dont je m'étois formé l'idée, ceux que j'étois si jalouse d'inspirer, et qui seuls pouvoient exciter ma reconnoissance ! Il s'est apperçu de ma sévère injustice, il m'en fait des reproches qui m'accablent. Peut-être va-t-il me juger insensible, et croira-t-il mon amour au dessous du sien ? Ah ! qu'il seroit ingrat de former cette idée ! Si ma timidité allarmée, si l'amour de mes devoirs m'obligent à ne lui témoigner que la millième partie de ce que je sens pour lui, n'a-t-il pas été instruit des trances

terribles où la crainte de le perdre m'a plongée? Ne m'a-t-il pas vu oublier les principes d'une innocence qui m'étoit si chère, en violant une réserve qui est chez les femmes une des qualités les plus essentielles à leur vertu, le plus grand charme de notre sexe, et celle qu'on n'abandonne pas sans faire un premier pas vers le vice? Que cette idée est quelquefois désolante pour moi. Daigne à ce sujet, ma chère Sophie, me donner quelque consolation.

La Comtesse m'apporta elle-même la réponse du Marquis. Cette femme sensible ne se lassoit point de me prodiguer les témoignages de la plus sincère affection; elle ne m'appelle

plus que sa sœur, et cherche sans cesse à soutenir mes foibles espérances; mais l'infortunée Augusta ne peut se livrer longtems à ce dernier sentiment. Je ne me dissimule point le caractère inflexible de mon père; ses préjugés contre la Nation Française sont si grands, si fortement enracinés, qu'il croiroit sacrifier sa fille en l'unissant à un François. Oui c'est de sa tendresse que je vais être la victime, il voudra sauver sa fille, et il la perdra. N'importe, quelque soit le sort qui puisse m'être réservé, je ne m'en plaindrai pas; je viens d'arracher du tombeau le plus accompli des hommes, le plus digne, le plus chéri des amans. Augusta

s'est entendu adresser par la Comtesse le doux nom de sœur. Quelle est la femme qui ne voudroit pas risquer à ce prix le plus grand des malheurs?

Adieu, ma chère amie ; crois que l'état de mon cœur ne peut diminuer mes sentimens pour toi. Ceux que tu me fais éprouver, et le vif attachement que je ressens pour ma chère Comtesse, prouvent qu'un amour pur ne porte aucune atteinte à une amitié qui lui est étrangère.

P. S. On m'annonce que le Marquis viendra sous peu de jours dans notre société ; comment soutiendrai-je sa vue ? Comment pourrai-je ca-

cher aux yeux de notre cercle mon trouble, mon embarras et ma rougeur? Il me semble que la lettre qu'il a reçue de moi est écrite sur mon front. Je crois déjà éprouver le mépris que ma conduite doit inspirer à ce public toujours inexorable. Ah! jamais je ne l'ai plus redouté, puisque je ne serai plus digne du Marquis, si je ne jouis pas de l'estime générale. Encore si Maman étoit instruite de ce qui vient de m'arriver. Oui, elle le sera, j'aurai le courage de lui tout avouer.



LETTRE XXXI.

MISS SOPHIE A MISS AUGUSTA.

Londres 31 Mars.

JE reçois ta lettre, ma trop craintive amie ; tes premières phrases ont d'abord excité mes allarmes. Seroit-il possible, me suis-je dit, qu'Augusta eût à se reprocher une foiblesse justement méprisable ? Le souvenir de tes vertus a aussitôt effacé de mon esprit une idée qui ne pouvoit y prendre aucune créance. Enfin je parcours avec rapidité tes deux lettres, et je vois dans tous les crimes dont tu t'accuses, le plus beau tri-

omphé de la vertu. Console-toi, ma chère amie, tu ne peux perdre aucun droit à l'estime même du rigoriste le plus exigeant, pour avoir signé de ta main la grace d'un amant vertueux qui t'adoroit, que tu aimois, et que des devoirs faux, injustes et barbares avoient condamné à perdre la vie. Si par un silence inhumain tu avois fait périr cet amant et empoisonné par un tel événement, les jours de son intéressante sœur ta bonne amie, cette Augusta dont le nom est synonyme à toutes les vertus, et qu'on ne peut entendre sans se former l'idée des rares qualités de ton cœur, n'auroit plus inspiré aux âmes sensibles qu'une idée d'in-

gratitude mêlée d'indignation ; tonte ta gloire eût été d'être prônée par quelques Cyniques endurcis qui ne blâment les jouissances pures de l'ame, que parce que leurs cœurs desséchés ne purent jamais goûter aucun sentiment.

Prends donc courage, ma tendre amie, ne te forme pas des fantômes pour les combattre ; ôte-toi de l'imagination ces funestes et ridicules pressentimens. Crois que, malgré les préjugés de ton père contre la Nation François, il ne peut qu'être flatté de former une alliance qui l'honore sous tant de rapports, et qui place sa fille dans le premier rang de la société. D'ailleurs le

Marquis est riche ; voilà dans le siècle où nous sommes un assez bon titre, pour lui faire pardonner le grand tort de n'être pas né Anglois.

Adieu. Non seulement je ne blâme pas ta conduite, mais elle ajoute encore le sentiment d'admiration à tous ceux que tu m'avois inspirés.



LETTRE XXXII.

LE CHEVALIER DE BARVILLE AU
MARQUIS DE VALBONT.

Londres 2 Avril.

IL est impossible, mon bon ami, d'être plus inquiet sur ton compte que je ne le suis. Voilà plusieurs lettres que je t'écris sans recevoir de toi aucun signe de vie. Aurois-tu quitté Paris et suivi mes avis? De grace, mon cher Marquis, fais cesser mes allarmes. j'ai pris des précautions pour que cette lettre te parvienne, quelque soit le lieu de ta résidence. L'amitié que tu m'as

jurée m'est un sûr garant que tu m'instruiras promptement de la cause de ton silence.

J'ai appris avec une vraie satisfaction que l'affaire de Charles notre ami commun avoit été arrangée; mais je n'ai pu refuser des larmes de pitié à la fin déplorable de sa coupable sœur. On m'apprend qu'elle vient de succomber à une maladie cruelle, fruit de ses honteuses débauches. C'est ainsi, mon cher ami, que le vice affreux, creuse toujours sous nos pas les plus dangereux précipices. Du moins la Vicomtesse a reconnu ses erreurs, elle a fait ce qu'elle a pu pour les expier, et l'on peut dire que le mo-

ment de sa mort est le plus glorieux
de sa vie.

Adieu, mon cher Marquis; j'at-
tends avec impatience ta reponse.
Il faut que mon cœur soit né pour
l'amour, puisque la cruelle expé-
rience que je viens de faire, n'a pu
me garantir d'un sentiment si fu-
neste pour moi. J'adore l'aimable
Sophie. Naguères j'osois te donner
des conseils, maintenant je ne sau-
rois me passer de guide. Abandon-
neras-tu ton ami?



LETTRE XXXIII.

LE MARQUIS DE VALBONT AU
CHEVALIER DE BARVILLE.

Paris 8 Avril.

TU ne perdras pas ton bon ami, mon cher Chevalier; une main compatissante l'a arraché des portes du tombeau, et ce grand bienfait qui assure sous mille rapports mon éternelle félicité, me vient d'une femme céleste que tu voulois me forcer d'abandonner. Pourquoi parlerois-je ici de mes infortunes passées? Je suis au comble du bonheur,

le seul sentiment auquel je puisse me livrer.

Je suis aimé, mon ami ; l'incomparable Augusta est sensible à mon amour. J'ai reçu le timide aveu de sa tendresse, je ne crains plus d'infortunes : celui qui sut toucher son cœur eut une vie assez belle.

Livre toi, mon ami, au charme du nouveau sentiment que t'inspire Sophie ; l'amour, il est vrai, donne quelquefois bien des peines et des tourmens ; mais est-il de jouissance qui puisse être comparée aux douceurs qu'il procure ? Tu m'as vu livré à tout espèce de plaisir et de dissipations, tous ces prestiges trompeurs ne satisfaisoient qu'imparfai-

tement mon ame ; j'éprouvois quelques distractions, souvent des vuides insupportables, et jamais de vrais plaisirs. Depuis le commencement de ma passion pour Augusta, une minute ne fut point indifférente pour moi ; mes inquiétudes, mes chagrins même, étoient mêlés de certains délices bien préférables au plus beau de mes anciens momens. . . .

Le jour fortuné où je fus instruit que j'étois l'heureux amant d'Augusta, pouvoit racheter un siècle de souffrances. Ne balance donc plus à écouter la voix de ton cœur ; ta nouvelle maîtresse est Angloise, n'est-ce pas assez pour t'inspirer la plus aveugle confiance ? Bien plus,

mon cher Chevalier, Augusta la dit
son amie; ce titre glorieux est un
sûr garant des qualités brillantes
que possède ta Sophie. Puisse un
double hymen assurer ton parfait
bonheur, et mettre le comble à la
félicité de ton heureux ami!



LETTRE XXXIV.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

Paris 7 Avril.

JE viens, ma chère Sophie, d'alléger mon cœur d'un poids bien douloureux. Depuis la lettre que j'avois écrite au Marquis, je n'osois plus rencontrer les regards de Maman; honteuse de lui avoir caché si longtems un secret dont elle devoit être la première instruite, j'évitois de me trouver seule avec elle, en maudissant la coupable timidité qui est venue si souvent arrêter l'aveu que je voulois lui faire. Je

voyois bien que Maman s'apercevoit de mon embarras; je remarquais la peine qu'elle éprouvoit du peu de confiance que je lui témoignois, et surtout sa tendre inquiétude sur les chagrins qu'elle supposoit à sa fille. Enfin hier matin j'étois occupée à étudier sur mon *forte piano* une nouvelle romance que le Marquis a composée, relative à sa dernière situation. Maman me fait appeller par sa femme de chambre à qui elle avoit eu soin de donner une autre commission. Emue jusqu'au dernier point, je pensai d'abord qu'elle avoit appris de quelqu'autre les torts que j'avois à me reprocher, et c'eût été pour

moi le comble de la désolation. Je
 me leve et me rends toute trem-
 blante dans son appartement ; j'étois
 si troublée qu'à peine pouvois-je
 me soutenir. Maman me tend la
 main et me dit ; " approchez, ma
 " chère fille ; quel est l'étrange
 " sujet de crainte que vous té-
 " moignez à la vue de votre mère ?
 " Avez-vous oublié, ou pourriez-
 " vous méconnoître aujourd'hui la
 " vive tendresse qu'elle a toujours
 " eue pour vous ? Ne suis-je pas
 " la meilleure de vos amies, et fe-
 " riez-vous mon tourment en me
 " cachant vos peines secrètes que
 " je sens plus amèrement que vous,
 " quoique je ne les connoisse pas ? "

Je tombe dans ses bras, j'inonde son sein de mes larmes, et trop agitée encore pour pouvoir proférer deux paroles de suite, je réponds à ses caresses par des soupirs et des sanglots. “ Ne t'afflige plus, ma
 “ chère fille, ” me dit-elle en m'embrassant, “ tu reverras bien-
 “ tôt ta chère Angleterre, je vois
 “ bien que c'est là le sujet de tes
 “ larmes, dans quelques jours nous
 “ quitterons la France.

Tout mon sang se glace à ces paroles, et je réponds avec effroi :
 “ ah ! ma chère Maman, c'est par
 “ le désir qu'a votre fille de n'en
 “ jamais sortir qu'elle s'est rendue
 “ coupable et qu'elle ne mérite plus

“ votre attachement, ni peut-être
 “ votre indulgence. Oui, cette fille
 “ à qui vous donnâtes l'exemple de
 “ toutes les vertus, que vous éle-
 “ vâtes avec tant de soin, est pour-
 “ tant assez malheureuse pour avoir
 “ formé sans votre aveu une tendre
 “ liaison. Déjà son amant est
 “ le dépositaire des sentimens
 “ qu'elle éprouve. . . . Du moins
 “ celui que mon cœur a choisi est
 “ bien plus digne de devenir votre
 “ fils que moi d'être votre fille. ”

Maman extrêmement surprise de
 ce qu'elle venoit d'entendre, et suc-
 cessivement instruite de ma con-
 duite, ne me fait cependant aucun
 reproche ; elle m'assure avec cette

bonté et cette onction de la vraie tendresse maternelle, que je n'avois pas cessé d'être sa digne fille, qu'elle autorisoit mon amour et approuvoit mon choix, mais qu'elle voyoit avec une peine cruelle, que de son seul consentement ne pouvoit dépendre la réussite de mes vœux ; qu'elle me promettoit d'employer auprès de son époux, toute espèce de moyens, afin de l'engager à ne pas s'opposer à mon union avec le Marquis. Elle finit en me disant qu'elle n'eut jamais plus de confiance dans les vertus de sa fille, et qu'elle se reposoit entièrement sur ce guide incorruptible pour sa conduite à venir.

Voilà, ma chère Sophie, l'événement qui rend pour le moment ton amie très satisfaite. Je puis, sans être repréhensible, aimer le Marquis, me flatter du doux espoir de devenir son épouse ; je le vois à chaque instant ; il m'aime ; je l'adore. La cruelle incertitude de lui appartenir un jour, me fait désirer de passer ainsi le reste de ma vie.

Exe

C

LETTRE XXXV.

LE CHEVALIER DE BARVILLE AU
MARQUIS DE VALBONT.

Londres 14 Avril.

JE me réjouis bien sincèrement, mon cher Marquis, de l'heureuse situation dans laquelle tu te trouves. Enfant chéri de l'amour, il devoit, en te ramenant à la vertu, te faire goûter mille félicités. Ma destinée a été bien différente; jouet et victime de tous mes sentimens, je n'ai éprouvé jusqu'ici que perfidies, contrariétés, ou infortunes. Un secret pressentiment me fait présumer que

mes jours seront perpétuellement orageux, et que de grands malheurs accableront ma pénible existence. Toute mon ambition avoit pour but de me procurer ce calme désirable, cette tranquillité douce qui est le résultat d'un heureux hymen. Né malheureusement sans beaucoup de fortune, je n'ai point été dans la position de pouvoir faire un choix ; je me suis vu même souvent forcé d'étouffer l'inclination de mon cœur, ne pouvant me promettre de la voir satisfaite par le mariage. Je me trouve aujourd'hui dans ce cas, mon cher Marquis ; l'aimable Sophie a tout mon attachement, toute ma tendresse, et si elle n'en a pas reçu

l'aveu, c'est que je sens bien que je ne puis me flatter de devenir son époux. Ce n'est pas que l'objet de mon amour n'accueillît peut-être favorablement mon hommage ; je ne puis douter que Sophie n'ait de l'amitié pour moi, et il est si aisé à cette époque d'inspirer des sentimens plus tendres à une ame aimante et sensible ! Mais à quoi me meneroit une inclination avec elle ? A rendre sans doute ses jours malheureux, en accumulant sur ma tête de nouvelles infortunes. Sophie est une riche héritière d'Angleterre ; sa beauté, ses graces et ses vertus, la rendent l'objet des vœux des jeunes gens les plus qualifiés et les plus

riches de ce pays. Pourrois-je raisonnablement me flatter de l'emporter sur d'aussi puissans rivaux? Je saurai prévenir ce nouveau revers; quand il ne dépendra plus de moi de me taire, je quitterai loyalement cette famille respectable dont le souvenir me sera toujours cher. Je n'aurai pas à me faire le reproche de lui avoir causé quelque peine, d'être surtout de quelqu'obstacle au bonheur de l'adorable Sophie, et de trahir ainsi l'hospitalité généreuse que j'ai trouvée chez elle. Voilà, mon ami, ce qui m'empêche de me livrer aux conseils que tu me donnes, et qui se trouvent si

analogues aux sentimens de mon
cœur.

Adieu, je t'ai promis des remar-
ques sur l'Angleterre; je ne puis
aujourd'hui te satisfaire sur ce su-
jet; dans ma prochaine lettre je
t'en ferai part.



LETTRE XXXVI.

LE MEME AU MEME.

Londres 16 Avril,

DEPUIS mon séjour ici, mon cher Marquis, j'observe avec attention cette Nation célèbre, c'est une tâche que je m'impose dans tous les pays où je vais pour la première fois, et jamais elle ne m'a procuré plus de satisfaction.

Les mœurs, les goûts et les usages anglois ne peuvent pourtant convenir à celui qui possède le vrai caractère de notre Nation. Après avoir perdu mon Adèle, j'ai par-

couru une partie de l'Europe, et je n'ai trouvé chez aucun peuple une opposition naturelle aussi prononcée que celle qui se rencontre entre l'Anglois et le François. Ils s'estiment réciproquement, et ne se lient presque jamais. Moi qui ai toujours été le partisan de l'Anglomanie, je me plais singulièrement dans ces contrées, et elles deviendroient ma patrie, si l'obligation d'aimer et de servir celle où le hazard m'a fait naître, ne me faisoit une loi sacrée de vivre et de mourir en France.

L'Anglois est très peu communicatif, et ne cherche jamais à plaire par ces dehors aimables, mais futiles

dont le François aime tant à se parer. Il croit avec raison que la franchise, la loyauté, la bienfaisance, la force de caractère (qualités qu'il possède) suffisent à l'homme pour mériter l'attachement et l'estime. Cette manière invariable de sentir, éloigne l'Anglois de tout ce qui est frivole, conséquemment il s'occupe peu des talens agréables; mais le noble exercice du cheval et de la chasse remplit peut-être plus dignement le tems qu'il employeroit à acquérir des talens qui pour la plûpart, affoiblissent le corps et amollissent l'ame, et qu'on abandonne toujours dans un âge avancé. Ces exercices aux-

quels il se livre avec passion, lui font un peu négliger la littérature et les sciences; il les aime, il les protège sans beaucoup les cultiver.

Cependant il est rare de trouver un Anglois bien né qui ne soit pas parfaitement instruit de l'histoire de son pays, qui n'ait pas quelque teinture des mathématiques, et qui ne connoisse pas plusieurs langues.

○ Celui dont la légèreté naturelle lui a fait adopter sans réflexion l'idée de cet auteur François qui dit: "l'ennui naquit un jour de l'uniformité" déclamera toujours contre le peu de variété de la vie Angloise; mais, mon ami, où peut-on trouver le bonheur s'il ne se ren-

contre pas dans le calme et dans une douce tranquillité? Les sociétés Angloises ne sont pas bruyantes; chaque individu ne met point son esprit à la torture, pour tâcher d'inventer quelques nouveaux plaisirs pour le lendemain; du moins elles sont agréables, réunissent des personnes qui s'aiment, et qui ne se font jamais une jouissance méprisante de se déchirer quand elles ne se voyent pas.

A peine les Anglois atteignent-ils vingt ans qu'ils deviennent voyageurs. Ils consacrent plusieurs années à parcourir l'Europe, et à acquérir la connoissance du gouvernement et des mœurs des différens

peuples. Rentrés dans leur pays, ils se renferment dans un cercle circonscrit d'amis dont ils font leur seule société ; il en est même qui, arrivés à un certain âge, s'en séparent pour se retirer à la campagne où ils vivent solitairement au sein de leur famille.

La forme de leur gouvernement porte les Anglois en général à s'occuper beaucoup des affaires publiques ; chacun ambitionne de paroître avec éclat sous les voutes de *Westminster*. Qu'il est grand, qu'il est majestueux d'y voir rassemblés les trois pouvoirs qui constituent leur gouvernement ! Ils sont divisés d'intérêts, mais ils sont toujours unis

pour le maintien de leur Constitution qui assure si bien le bonheur de leur patrie.

C'est en Angleterre que vous voyez exercer à la loi aux yeux de laquelle tout le monde est égal, une autorité souveraine qu'elle tire de sa propre puissance. Un *Constable* a plus d'empire sur le peuple, la voix persuasive de ce foible individu qui lui parle au nom de la loi, est plus redoutable pour lui, que l'appareil imposant des forces militaires. Dans cette ville immense dont la population s'élève à deux cent mille âmes au dessus de celle de Paris, la police est confiée à la Municipalité qui n'emploie pour maintenir le bon

ordre, que ces mêmes *Constables* et des vieillards qu'on appelle *Watchmen* qui se promènent la nuit dans les rues de Londres ayant pour toute arme un petit bâton ; et cependant Londres est peut-être de toutes les Capitales des différens Etats de l'Europe, celle qu'on parcourt avec plus de sûreté.

Il n'en est pas de même des grandes routes ; elles sont infestées de voleurs. Le peu de dangers qu'ils ont à courir, les multiplie, d'indulgence qu'on a pour eux, les enhardit et fait d'un brigandage si odieux une profession lucrative. Chaque voyageur en quittant une ville fait une bourse pour les voleurs qu'il

donne très honnêtement aux bandits qui l'arrêtent ; il continue sa route sans inquiétude, et arrivé à sa destination, souvent il ne prend pas la peine de raconter l'événement qu'il vient d'éprouver, le considérant comme de la plus petite conséquence ; et cependant sa vie a été à la merci d'un coquin, qui par caprice ou humeur, peut le tuer, ce qui arrive quelquefois. Il seroit à souhaiter que la Constitution Angloise ne s'opposât point à la formation d'une maréchaussée permanente. Cet établissement si précieux à la sûreté des voyageurs auroit le double avantage de rendre bientôt à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, une foule

d'individus qui ne prennent l'infame parti de voleurs de grand chemin que parce qu'il devient pour eux un métier très lucratif et presque toujours impunément exercé.

L'objet qui m'a le plus frappé en Angleterre et que j'ai considéré avec tant de surprise et d'admiration, c'est la pureté de mœurs des femmes et leur rare beauté. La Grande Bretagne; mon cher Marquis, est vraiment la patrie du beau sexe; dans aucun autre pays vous ne rencontrez ces figures angéliques, ce teint de vie et de fraîcheur qui tient de si près à la beauté, et cette parfaite régularité de traits qui se trouve ici dans presque toutes les

femmes. Elles ajoutent à tant de dons de la nature un extérieur si modeste, et tous les dehors de cette aimable douceur qui seroient plus que suffisans pour les rendre adorables. On ne peut s'imaginer, mon ami, le goût exquis qu'elles mettent dans leur parure ; il s'en faut bien pourtant qu'elles paroissent recherchées à ce sujet ; leur tenue a toujours la plus grande simplicité ; mais l'excessive propreté, la fraîcheur de tout ce qu'elles portent, cet ensemble incroyable de décence et de volupté qui se trouve dans leur ajustement, leur démarche tout à la fois fière, noble et pleine de candeur ; en un mot, un certain

je ne sais quoi réuni à mille et mille
 perfections séduisent invinciblement,
 et vous font prendre pour une Divi-
 nité la délicieuse femme Angloise,
 oui, mon ami, pour une Divinité;
 car elle ne ressemble pas du tout à
 une belle femme d'une autre nation.
 La beauté de celle-ci pourroit être
 comparée à la Reine des fleurs;
 mais il n'en existe aucune qui ait
 assez d'éclat, qui soit assez suave,
 assez fraîche, dont le velouté soit
 assez tendre, assez délicat pour don-
 ner l'idée des attraits ravissans d'une
 jolie Angloise touchant à son qua-
 trième lustre. D'ailleurs sa figure
 et toute sa personne portent un ca-
 ractère particulier si plein de char-

mes qu'il est impossible de définir, qu'on ne peut imiter, et qui, suivant moi, mettra toujours l'Angloise au dessus de toutes les femmes de l'Europe.

C'est surtout, mon ami, dans l'intérieur de leur ménage qu'elles présentent à l'ame honnête le tableau le plus enchanteur. L'amour des plaisirs bruyans qui paroît être l'élément d'un sexe naturellement frivole, n'a aucun empire sur le cœur des Angloises. Eponses fidèles, mères tendres, elles trouvent dans les devoirs qu'imposent ces deux titres, quand on sait les apprécier, des jouissances bien préférables à celles que présente la dissipation du grand

monde ; aussi vivent-elles très retirées, et s'occupent-elles presque exclusivement de leurs enfans, du bonheur de leurs époux et des soins qu'exige leur maison ; elles goûtent sans altération cette félicité désirable que la femme ou l'homme sans principes cherchent envain dans la route de la corruption, et qui ne se trouve jamais que dans le sentier de la vertu et dans la pratique de ses devoirs.

Le croirois-tu, mon cher Marquis ? dans ce pays où il se rencontre si fréquemment des beautés parfaites, l'influence des femmes est presque réduite à rien. Que sous ce rapport l'Anglois paroît grand aux yeux d'un vrai philosophe ! Ces

belles Angloises dont la puissance sembleroit devoir être proportionnée à leurs rares attraits, sont réduites à une nullité politique dont elles ont le bon esprit de s'honorer. L'Anglois vit très peu avec les femmes, et il n'est guère d'exemple qu'il laisse prendre même à sa maîtresse assez d'empire sur lui, pour déterminer quelques unes de ses actions. Ne sois plus la dupe, mon ami, des jaloux détracteurs de la Nation Britannique qui disent que l'homme de génie n'y est point recherché par le riche et le puissant; que les talens n'y sont point encouragés et accueillis: que la poésie, les sciences et les belles lettres en habit de

deuil pleurent encore les Newton, les Shakespear, les Milton, les Pope, les Addisson &c. &c. qui paroissent ne devoir plus renaître. Il est peu de contrées qui méritent mieux la célébrité que lui ont acquise les grands hommes à qui elle a donné le jour, et qui promettant de conserver plus longtems cette masse de lumières que nous avons vu parcourir l'Europe, et reculer de tant de siècles par leur fuite, le pays qui leur avoit servi de berceau. Je suis bien convaincu que l'Angleterre n'éprouvera jamais ce sort, et que si elle n'efface point la France elle sera toujours sa plus digne rivale.

Adieu, mon cher Marquis; ma
 Sophie préfère mon pays à tout
 autre, et quelque admirateur que je
 sois de l'Angleterre, j'aime encore
 mieux la France, puisqu'elle plait
 davantage à celle qui *influence* tous
 mes sentimens.



LETTRE XXXVII.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

Paris 18 Avril.

IL est vrai, ma chère Sophie, qu'on éprouve de grands malheurs quand on a connu l'amour. La fatale journée d'hier plonge ton amie dans une mer d'infortunes. Voici les détails du fâcheux événement qu'elle m'a fait essuyer. Je t'ai déjà mandé que la Comtesse et moi nous avons projeté d'aller à Longchamp, où tout Paris se rend la Semaine Sainte. Le Marquis avoit fait construire exprès le

Phaëton le plus riche, le plus élégant, et c'étoit lui qui devoit le conduire. Hier nous partons de Paris; la Comtesse avoit mis un soin extrême à sa toilette, elle avoit présidé à la mienne, et je puis dire que nous étions mises toutes deux avec un goût infini. Nous fûmes d'abord prodigieusement remarquées; la Comtesse étoit si jolie, le Marquis nous menoit avec tant de grace et d'habileté, notre voiture ressembloit si peu à toutes celles qui étoient à Longchamp, nos chevaux étoient si beaux, harnachés avec tant de luxe, qu'il étoit impossible qu'on ne fît pas très grande attention à nous; mais ton amie est

bien éloignée de penser qu'elle fût pour quelque chose dans l'admiration et la surprise que nous avions l'air d'inspirer. Il y avoit une heure que nous étions à Longchamp, lorsqu'un jeune homme d'assz bonne mine et qui étoit avec une très jolie femme, parut particulièrement s'occuper de nous. Sa voiture suivoit de très près la nôtre, et il nous regardoit avec une indécence qui me fit vingt fois baisser les yeux. Le Marquis ne l'avoit pas encore apperçu. Enfin il s'adresse à lui et lui dit du ton le plus impertinent : “ ma foi, mon cher
 “ Marquis, ta voiture, tes maî-
 “ tresses, tes chevaux l'emportent

“ sur tout ce qui a paru ici ; dis
 “ moi donc où tu as pu déterrer
 “ une aussi jolie-femme que celle
 “ aux grands yeux bleus. . . . ”

Le Marquis ne lui donne pas le tems de finir sa phrase ; il lui répond avec emportement qu’il le trouve bien osé de venir offenser aussi grossièrement deux femmes de qualité ; que l’une étoit sa sœur et l’autre une beauté qui méritoit à tous les titres les respects de l’univers. Le jeune homme un peu surpris de la vivacité du Marquis et non déconcerté, nous demande un million de pardons de sa lourde méprise en nous disant que la mauvaise compagnie qu’il avoit toujours

vu fréquenter au Marquis, avoit seule donné lieu à la liberté qu'il se reprochoit maintenant, et se tournant vers mon amant, il lui dit qu'il avoit voulu excuser ses torts auprès de ces Dames avant de lui faire sentir qu'il ne souffroit point qu'on lui donnât des leçons brusques, et qu'en conséquence il le verroit le lendemain. Dans ce même moment un Maréchal de France passe près de nous, entend la dispute de ces Messieurs, leur défend les voies de fait, et les met aux arrêts dans leur chambre jusqu'à nouvel ordre.

La Comtesse et moi, cruellement troublées par cette scène, nous priâmes instamment le Marquis de

nous ramener à Paris. Il fit l'impossible pour nous rassurer, nous disant que cette affaire n'auroit aucunes suites; que le Comte de Folblan étoit son ami; qu'il oublieroit la vivacité qu'il s'étoit attirée si justement de sa part. Nous fûmes un peu tranquillisées, et la Comtesse ayant le projet de faire avertir des amis communs, nous nous flattâmes que les choses en resteroient là. Mais que ton amie passa une mauvaise nuit! Le crépuscule paroissoit à peine, je sonne ma femme de chambre, et je lui dis d'envoyer le laquais de Maman chez le Marquis, sous prétexte de parler à quelqu'un de ses gens, pour savoir si le

Comte étoit venu le trouver et s'il sortiroit avec lui, auquel cas il devoit lui dire que je voulois lui parler, et que je le priois de passer chez moi sans nul retardement, bien sure que rien ne pourroit l'empêcher de venir trouver son amie. Mon impatience et mes perplexités étoient extrêmes. Déjà Joseph avoit quitté notre hôtel avec précipitation, et il me sembloit qu'il mettoit une lenteur insoutenable à s'acquitter de mes ordres, puisqu'il ne m'avoit point encore apporté de réponse. Vingt fois dans une minute j'ouvris ma fenêtre, et ma situation devint si pénible, que je recourois sans cesse à mon flacon

pour ne pas me trouver mal. Enfin Joseph arrive, ma femme de chambre l'attendoit à la porte ; il lui dit qu'il avoit trouvé le Comte chez le Marquis avec deux autres Messieurs : que les premiers paroissoient très irrités l'un contre l'autre, tandis que ceux-ci cherchoient à les mettre d'accord. Leurs soins étant devenus inutiles, le Marquis et le Comte étoient sortis avec des pistolets, suivis de leurs amis. Aussitôt Joseph avoit arrêté le Marquis et lui avoit dit que Miss Augusta avoit un pressant besoin de lui parler, et qu'elle le prioit de ne pas perdre un instant. Le Marquis parut éprouver un coup

terrible, et fit un moment de réflexion; puis il répond à Joseph: " cours dire à ta maîtresse que " dans trois minutes je me rendrai " chez elle. " Le Marquis joignit les trois Messieurs qui étoient déjà dans la voiture, en nommant au cocher le Bois de Boulogne. Ah! chère Sophie, dans quel état me mit ce cruel récit! Tous mes sens s'ouvrent aux plus déchirantes douleurs; un froid mortel me saisit, et la fièvre la plus violente me força de me coucher. Il me restoit du moins la consolation de ne pas survivre longtems au Marquis s'il succomboit dans un combat dont j'étois l'innocente cause. Ma femme de

chambre effrayée de ma situation
 veut aller avertir Maman ; je l'ar-
 rête avec impatience et dureté :
 “ que tu es bête, ” lui dis-je,
 “ ne vois tu pas que je ne veux ni
 “ n'ai besoin d'aucun secours ; oc-
 “ cupe-toi sur le champ d'envoyer
 “ Joseph au Bois de Boulogne pour
 “ qu'il me rende compte de l'issue
 “ du combat. ” comment ton amie
 a-t-elle pu résister aux sentimens
 divers et terribles dont elle fut
 agitée ? L'image chérie de mon
 amant occupoit toute ma pensée ;
 tantôt je le voyois baigné dans son
 sang, ses yeux éteints me regar-
 doient tendrement encore ; il me
 pardonnoit sa mort, il adressoit au

Ciel des vœux pour mon bonheur, et son dernier soupir étoit un sentiment d'amour. Un moment plus flatteur a sans doute soutenu les forces de ton amie ! J'osois me flatter que la Providence veilleroit sur des jours faits pour honorer la nature, et dont elle ne pouvoit trancher le fil sans creuser mon tombeau. Ma femme de chambre vint terminer mes mortelles angoisses ; elle entre précipitamment, et me dit : “ consolez-vous, ma
 “ chère maîtresse, ils ne se sont pas
 “ battus, l'affaire est arrangée. ”
 On ne passe point impunément d'une peine excessive au comble de la joye. En apprenant cette

nouvelle mes forces m'abandonnent, et je n'évitai le plus complet évanouissement que par les soins actifs de ma femme de chambre. Revenue un peu, mais encore dans un accablement général, j'entendis le récit de cette affaire. Deux Officiers de Police avoient suivi la voiture du Marquis, et avoient, par ordre du Roi, conduit ces Messieurs aux arrêts dans leurs hôtels. Cet heureux dénouement me donna quelque tranquillité et un doux sommeil vint réparer le dérangement que je venois d'éprouver; depuis ce moment je ne suis pourtant pas très bien. Adieu, je suis trop fatiguée pour te donner de plus longs détails.

LETTRE XXXVHI.

LE MARQUIS DE VALBONT A
MISS AUGUSTA.

Paris 21 Avril.

JE viens de recevoir, Mademoi-
selle, l'ordre du Roi de quitter Paris,
il m'exile à ma terre de L*** pour
avoir forcé les arrêts que Mr. le
Maréchal m'avoit ordonnés en votre
présence. S. M. devoit plutôt signer
l'arrêt de mon supplice que cette
cruelle lettre de Cachet qui m'éloi-
gne de vous. Il ne m'est pas même
permis de venir jurer à vos pieds un
amour éternel ; il faut fuir, me sépa-

rer de vous, de la plus chère moitié de moi-même sans que je puisse vous faire de tendres adieux, et sans recevoir de votre part ces douces assurances de constance et d'invincible fidélité, qui mêleroient de tant de charmes les peines d'une si cruelle séparation. Envain je ferois valoir auprès de ces insensibles Ministres les liens puissans qui m'attachent à vous; envain je solliciterois d'eux la grace de vous voir avant mon départ, leur ame aride livrée au seul sentiment de l'ambition, ne connut jamais l'amour. Ils prendroient mon attachement pour un prétexte; ils ne verroient dans ma démarche que le désir de quitter un peu plus tard

ce séjour qui plait tant à leur cœur : peut-être même jugeroient-ils qu'il me reste encore quelque mouvement à faire pour m'assurer d'un nouvel emploi, ou pour nuire à leur faveur, et bien loin de m'accorder ma demande, ils prolongeroient mon exil de quelques mois de plus. Qu'ils me permettent seulement de respirer le même air que vous, qu'ils ne m'interdisent pas de vous voir, de vous parler, et je bénirai la rigueur dont ils m'accablent ; je leur ferai l'abandon général de toutes les grâces auxquelles ma naissance peut me faire prétendre ; en un mot, je leur promettrai de ne plus approcher ni les Grands ni la Cour. Mon cœur

n'a-t-il pas déjà fait le serment de vivre à jamais tout entier pour ma chère Augusta? Connoissez, mon adorable amie, toute la force de mes sentimens pour vous, et le souverain empire qu'ils ont pris sur votre amant. Au moment où les soins de votre tendresse cherchoient à prévenir mon affaire avec le Comte, l'idée qu'elle m'exposoit à ne plus vous revoir me faisoit intérieurement désirer un moyen de l'éviter. Je trouve votre laquais qui me prie de votre part de passer à l'instant chez vous. . . . La voix de l'honneur ne se fait plus entendre que foiblement dans une ame fière où il a toujours despotiquement regné; mon amante

m'appelle, et je ne suis plus sensible qu'à ses accens ; mais bientôt je reviens à l'honneur, à mon devoir ; votre amant ne pouvoit être lâche et ne pas punir une offense que reçut Augusta. Cette idée me fait passer de la foiblesse à l'audace ; je rougis, je me crois indigne d'elle d'avoir un instant balancé, et je vole avec ardeur venger mon amante, ou mourir glorieusement pour elle.

Adieu, ma divine amie, Adieu.

Permettez-moi d'adoucir mon exil en vous écrivant quelquefois. . . .

Le bruit de ma voiture se fait entendre ; on vient de nouveau me signifier les ordres du Roi, ils ne me donnent pas une minute. Dans qua-

rante huit heures plus de cent lieues
 me sépareront de vous. . . . Sort
 impitoyable, c'est inutilement que
 tu mets cette grande distance entre
 nous, nos cœurs éternellement unis
 ne peuvent être soumis à ta barbare
 injustice. . . . Ah! pardonnez-moi
 si j'ose avec mon dernier adieu,
 couvrir vos mains de baisers et de
 larmes.

E

F 3

LETTRE XXXIX.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

Paris 22 Avril.

IL n'est plus près de moi le plus adoré des hommes, des ordres souverains l'ont forcé de quitter son amante désolée. Que cette dure séparation rend Augusta malheureuse ! Comment supporterois-je, chère Sophie, l'absence du Marquis ? Comment pourrois-j'en m'accoutumer à ne plus le voir, et à l'idée affligeante que le lieu qu'il habite est à quatre cent cinquante mille d'ici ? Il faisoit tout l'ornement et le charme de no-

tre société ; le vuide qu'il y laisse attristera tout le monde. Hélas ! que doit donc éprouver celle qui a toute sa tendresse ? Il n'a pu me faire ses adieux, il est parti sans qu'il m'ait été permis de lui dire qu'Augusta mourante, désespérée de son éloignement, n'éprouvera pendant son absence que les plus tristes ennuis. Mais j'oserai lui écrire, je développerai à ses yeux jusqu'au dernier repli de mon cœur ; le déguisement ne peut être fait pour une ame pure. Maman approuve ma tendresse, le Marquis mérite toute ma confiance, je puis donc me livrer sans crime au sentiment qu'il m'inspire, et en faire

connoître l'étendue au plus vertueux
des amans.

Il partit hier à huit heures du ma-
tin. Le Roi l'exile à sa terre de
L * * * située au fond d'une Pro-
vince méridionale, pour avoir désobéi à ses ordres. Le terme de son
exil n'est point fixé; les puissans
amis du Marquis travaillent à le
rendre le plus court possible. Puis-
sent-ils avoir dans cette entreprise
un heureux succès! Ton amie est
condamnée à gémir jusqu'au retour
de celui qu'elle adore.



LETTRE XL.

MISS AUGUSTA AU MARQUIS

DE VALBONT.

Paris 22 Avril.

QUE vous seriez injuste et ingrat, mon cher Monsieur, si vous pouviez penser que votre éloignement m'a légèrement affectée ! Douée d'une sensibilité qui fera peut-être le malheur de ma vie, mon cœur ne peut éprouver que de vifs sentimens ; ceux que vous sûtes lui inspirer ont été longtems douloureusement combattus ; et quelque fût leur souverain empire, sévère-

ment attachée à mes devoirs, vous ignoreriez encore mon amour, si vos dangers n'étoient venus m'arracher mon secret. Plus heureuse aujourd'hui, je crois pouvoir vous parler sans crime, puisque ma vertueuse mère autorise ma tendresse, et que je ne puis plus douter de la pureté de vos intentions. Apprends donc, mon doux ami, qu'Augusta ne vit que pour toi, que ton absence cause son désespoir, et que l'affaire que tu étois sur le point d'avoir avec le Comte, a failli lui coûter la vie. Ah! bien certainement le coup fatal qui eût terminé tes jours, eût fait à la fois deux victimes! Et si la Providence ne nous fit naître l'un pour

l'autre, si la plus cruelle destinée
pouvoit mettre obstacle à notre
union, Augusta eût été plus heu-
reuse en mourant, qu'elle ne le sera
de sa vie. . . . Mais pourquoi
de noirs pressentimens viennent-ils
quelquefois troubler mes espérances?
Rassure, mon unique ami, ton amante
timide ; dis-lui souvent que tu sau-
ras surmonter tout ce qui pourroit
s'opposer à notre bonheur ; répète-
lui sans cesse que tu l'aimeras tou-
jours, et que tu ne peux être heu-
reux que par ta constante flamme
et son éternelle fidélité. Si nos
félicités à venir dependent de la sin-
cérité, de la durée, de la force de
mes sentimens pour toi, sois bien

convaincu, mon doux ami, qu'il ne nous restera plus d'infortunes à craindre.

Adieu, le plus chéri des mortels, n'abandonne pas entièrement ton ame aux affreux tourmens de l'absence, laisses-en supporter tout le poids à cette amante fidèle, qui sera toujours heureuse des maux dont elle te soulagera.



LETTRE XLI.

LE CHEVALIER DE BARVILLE AU
MARQUIS DE VALBONT.

Londres 26 Avril,

COMME tu négliges ton ami,
mon cher Marquis! Il faut qu'il
apprenne par des voies indirectes
les fâcheux événemens qui t'arri-
vent. Ton amour est-il donc devenu
un sentiment exclusif? Ne mets-tu
plus de prix aux douceurs intarissa-
bles de l'amitié? Ah! garde-toi de
renoncer aux plus doux charmes de
la vie, le seul que les chagrins, les
contrariétés ne viennent pas trou-

bler. Si l'amitié n'est plus nécessaire à ton cœur, elle sera toujours pour moi une affection indispensable, et quelque'indifférent que tu puisses devenir sur mon compte, je n'en resterai pas moins le plus sincère de tes amis. A l'instant où j'ai appris ton exil, j'ai supplié mon oncle pour qui le Roi a tant de bonté, d'écrire chaudement en ta faveur, et j'espère qu'avec ma lettre tu recevras ton rappel. C'est ainsi, mon cher Marquis, que je me vengerai toujours avec toi des torts que j'aurai à te reprocher.

Je t'avois instruit de mon amour pour l'adorable Sophie; j'ai combattu de toute ma puissance un sentiment que je redoutois, et que je

croyois devoir être pour moi une nouvelle source de maux ; mais voyant tous les jours Sophie, me trouvant quelquefois seul avec elle, ayant reconnu qu'un tendre intérêt l'attachoit à moi, j'ai cédé, mon ami, à l'empire qui m'entraînoit d'une manière si irrésistible ; la sagesse de *Scipion* se fût brisée contre une épreuve aussi dangereuse. Sophie n'ignore plus que je l'adore, et l'aveu de sa reconnoissance a suivi ma déclaration ; il est d'autant plus sincère qu'elle m'aimoit longtems avant de m'avoir rendu sensible. Je me trouverois le plus heureux des mortels, si la main de cette personne aimable alloit me dédommager de

toutes les peines qui sont venues jusqu'à ce moment assaillir ma triste existence ; mais je crains bien que la fatalité qui me poursuit, n'ourdisse de nouvelles trames contre ma félicité future. Adieu, notre position est à peu près la même, et j'espère que ton heureuse étoile mettra moins d'incertitude à ton bonheur à venir.



LETTRE XLII.

MISS SOPHIE A MISS AUGUSTA.

Londres 30 Avril.

IL n'est donc, ma chère amie, personne qui soit exempt de fausseté. Tu te rappelles bien que je me plaignis, dans le tems, de ton peu de franchise avec moi au sujet des sentimens que le Marquis t'avoit inspirés. Eh bien, à cette même époque mon cœur en éprouvoit de très vifs que je cachois pourtant à celle que je taxois de dissimulation. J'aimois, chère Augusta, et n'étant pas sûre d'être aimée, je taisois un secret qu'il

est si dur de confier dans l'incertitude du retour. Cela doit me rendre excusable à tes yeux. Aujourd'hui j'ai reçu l'aveu de mon amant, et mon premier soin est de te dévoiler en entier tous les sentimens de mon ame.

Le Chevalier de Barville, comme tu sais, à passé quelque tems à la campagne avec nous ; les peines morales qu'il y porta, m'intéressèrent à son sort par la commisération que je ressens pour tout malheureux. Nous fîmes tout ce qui dépendit de nous pour adoucir sa douleur et diminuer sa profonde mélancolie. Nos soins furent long-tems inutiles ; à la longue ils eurent

quelque succès, et le Chevalier parut oublier ses chagrins. J'avois pris la douce habitude d'être avec lui une grande partie de mes journées, il n'avoit plus besoin de consolation, et cependant il m'étoit impossible de me passer de son agréable société; je ne me dissimulai plus mon amour, je fis même tout ce que l'honnêteté pouvoit me permettre, pour lui faire remarquer le nouvel intérêt que je prenois à lui. Il ne connut pas, ou feignit de méconnoître mes vrais sentimens, et jamais le plus léger témoignage d'amour ne fut mêlé à ceux de la froide reconnoissance, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rendre aux soins

que toute ma famille avoit pris de lui. Ton amie malheureuse désespéroit de toucher le cœur du Chevalier, quand une circonstance née du hazard, m'apprit que j'y regnois souverainement.

Lundi passé, nous allâmes à Richemond avec quelques personnes de notre société ; le tems étoit superbe et nous invita à faire un tour dans le Parc. A peine avions-nous fait quelques pas, que le plus joli papillon vint se poser sur une fleur qui étoit auprès de nous. Je tâche de l'attraper, le papillon s'envole, je cours après, en priant le Chevalier de m'aider à le prendre. Docile à ma demande, il se prête à mes

vues. Nous parcourons ensemble une grande allée et nous atteignons avec beaucoup de peine le papillon farouche. Très éloignée de ceux qui étoient avec nous, et fatiguée de ma course, je voulus m'asseoir un instant sur le gazon avant de les rejoindre. Là je considérai le joli captif que je couvrois de baisers, et qui ne faisoit plus d'efforts pour m'échapper. Le Chevalier me dit à ce sujet mille choses charmantes ; mais le front de ton amie se couvrit de rougeur, quand il m'adressa ces paroles d'un air embarrassé : “ voyez, Mademoiselle, cet emblème
 “ de l'inconstance, il est déjà fixé ;
 “ près de vous il n'est point d'être

“ volage. Qui pourroit se garantir
 “ du pouvoir de vos charmes? Qui
 “ pourroit vous voir et ne pas vous
 “ aimer toute la vie? ”

Cette expression simple et naïve des sentimens du Chevalier, porte la surprise et le trouble dans mon ame. Délicieusement émue, je baisse les yeux sans lui répondre; confus, interdit de mon silence, il croit m'avoir offensée, et veut s'éloigner de moi. Je le regarde avec tendresse, il revient précipitamment, tombe à mes genoux; longtems nos soupirs se confondent, et nous terminons cet éloquent silence par des protestations réciproques d'un amour éternel.

Elles ne seront pas vaines, ma chère Augusta; il n'est point de puissance qui me contraigne à violer ma foi; je l'ai jurée au Chevalier, aucun autre que lui ne possèdera mon cœur, et n'obtiendra ma main.

Adieu; puissions-nous ensemble jouir de la félicité que nous promettent nos dignes amours!

P. S. D'après l'événement qui m'arrive, tu penses bien que les projets de Mr. D * * * sont plus que jamais chimériques. Ce n'est qu'avec la plus vive inquiétude que je supporte la ridicule persévérance de ses soins. J'ai beau lui répéter

que ma main ne sera point à celui qui n'aura pas su toucher mon cœur, et que bien certainement je ne sentirai jamais rien pour lui, cette désobligeante sincérité ne le décourage pas ; et comme la grande considération que mes parens ont pour sa famille, lui donne le droit de venir à chaque instant chez nous, il s'y rend dix fois par jour, et je juge autant de fois combien mon amant est préférable à lui. Je suis pourtant forcée d'user de quelque ménagement ; car mon père trouveroit très mauvais que Mr. D * * * eût à se plaindre de quelque mal-honnêteté de ma part.

LETTRE XLIII.

LE MARQUIS DE VALBONT A

MISS AUGUSTA.

*Du Château de L * * ***30 Avril.*

A Peine rendu dans ma solitude, adorable amie, je reçois un témoignage de votre souvenir ou plutôt de l'amour le plus tendre. Je croyois avoir laissé près de vous l'organe de tous mes sentimens; mais j'ai senti palpiter mon cœur en ouvrant votre lettre; en la lisant, mille sensations délicieuses ont rempli tout mon être; & cette cruelle absence où je pensois ne trouver que

H

privations et douleurs, m'a déjà
donné la plus douce jouissance.

Ah! si je puis encore goûter le
bonheur loin de vous, il faut qu'un
pur et véritable amour soit exempt
de peines et d'infortunes. Vous ne
m'aimez pas comme je vous aime,
si vous écoutez encore de faux
pressentimens, si vous doutez une
minute que nous soyons nés l'un
pour l'autre, si vous pouvez croire,
en un mot, que quelque puissance
ait le droit de rompre nos nœuds.
Mais j'aime à me persuader que si
la timidité naturelle à votre sexe
vous inspire quelquefois des craintes
pusillanimes, Augusta rendue par
de mûres réflexions à son propre

caractère, s'unira de cœur, d'âme et de volonté à l'amant qui l'adore, pour seconder ses soins et soutenir ses démarches. Pénétrez-vous bien, trop craintive amie, de l'inébranlable résolution de m'appartenir, et votre fidèle amant se charge de tout le reste ; sans cette indispensable détermination, le plus léger contre-tems deviendra pour nous un grand obstacle, les difficultés renaîtront sans cesse, et nous serons infailliblement les plus malheureuses victimes qu'ait jamais faites l'amour. J'écarte loin de moi cette désolante idée ; la vertu n'agit point aveuglément ; Augusta saura juger que dans le nombre des devoirs

auxquels elle se croit assujettie, il en est qu'on peut, et qu'on doit même sacrifier à l'hymen.

Ton amant, ma chère amie, quoiqu'éloigné de toi, ne sera pas sans plaisirs. Ce portrait charmant que la main de l'amour traça furtivement sans que tu t'en sois aperçue, qui me peint fidèlement ton image adorée, m'aide à supporter les tourmens de l'absence. J'ose au moins lui prodiguer mille caresses; je crois le voir répondre à mes tendres embrassemens, et cette illusion chérie que l'idée de tes sentimens soutient et fait renaitre, me prépare mille douceurs. La tresse de tes cheveux que je reçus dans un

tems plus fortuné, et que je porte toujours sur mon cœur, donne un air de vérité à ces agréables chimères ; enfin, tes lettres que je relirois à tout instant, et l'espoir de te revoir bientôt me rendront heureux en dépit de la distance qui nous sépare. Si tu étois également satisfaite, si les mêmes jouissances pouvoient plaire à ton cœur, je n'aurois plus qu'un désir à former.

Adieu, ma très chère amie, mon cœur plein des vertus que tu lui inspiras, saura, j'espère, les pratiquer, j'emploierai mon tems loin de toi à faire des heureux ; mais c'est à les pieds qu'ils doivent porter le témoignage de leur reconnoissance.

LETTRE XLIV.

LE MARQUIS DE VALBONT AU
CHEVALIER DE BARVILLE.

*Du Château de L * * * 10 Mai.*

JE conviens, mon bon ami, que j'ai de grands reproches à me faire envers toi ; mais mon ame vient d'être livrée à des tourmens si violens, mon existence a été tellement orageuse depuis ma nouvelle inclination, que ma négligence ne doit pas te paroître étrange. Quand on éprouve les plus fortes agitations de l'amour, on oublie les devoirs de la tranquille amitié. Tu me con-

nois assez pour rendre justice à mon cœur, et c'est ce qui me tranquillise sur mes torts à ton égard. Reçois ici les témoignages de toute ma gratitude, pour les soins que tu as pris en ma faveur, ils ont été fructueux ; j'ai déjà reçu une lettre de Mr. le Duc de V * * *, il m'annonce qu'il espère sous peu faire revenir le Roi sur mon compte.

Je désirerois bien peu mon rappel, mon cher Chevalier, s'il ne me ramenoit dans le lieu qu'habite mon amante. Fatigué de représentation, excédé de la vie qu'on mène à la Cour, je n'aspire plus qu'à passer des jours tranquilles auprès de celle que j'aime ; je vois aujourd'hui tout

le vuide de l'ambition, cette carrière perfide ne vous présente que de faux plaisirs et de trompenses jouissances; n'a-t-on pas toujours vu l'homme vertueux et sage s'en éloigner? Il ne veut pas se trouver engagé dans une arène que parcourent des gens corrompus, faux par intérêt, immoraux par principes, et qui, parés des beaux dehors de la Franchise, vous font mille protestations d'amitié, au moment même qu'ils méditent sourdement l'occasion de vous perdre. Jamais je n'avois passé huit jours dans aucune de mes terres; à peine étois-je dans les cours du Château que l'ennui s'emparoit de mon ame, et je

quillois très promptement la campagne où je ne pouvois me souffrir. Maintenant la solitude a des charmes pour moi, je vois avec intérêt croître les riches moissons, qui coûtent tant de travaux et de sueurs à cette classe d'hommes si utiles et si estimables ; je reçois avec sensibilité les marques d'attachement que mes vassaux me donnent, et je rencontre chez eux cette sincérité, cette aimable candeur qu'on ne trouve que dans le cœur d'Augusta et au village ; je goûte même un plaisir indicible à soulager l'infortuné, et j'ose dire que cette jouissance est bien chère à mon cœur. Je suis loin de m'enorgueil-

lin de cette vertu malheureusement trop rare ; avant de connoître Augusta, j'en sentoïis peu le charme et l'utilité, et si mon ame ne chérit plus que le bien, je le dois à l'heureuse influence des sublimes qualités de mon amante.

Adieu, mon cher Chevalier, j'espère que ta nouvelle maîtresse saura te faire oublier toutes les peines que t'a données l'amour ; je vois peu d'obstacles à ton union avec elle, et tu es peut-être bien plus près que moi du bonheur. Crois du moins que mes vœux se partagent exactement entre tes succès et les miens.

LETTRE XLV.

MISS SOPHIE A MISS AUGUSTA.

Londres 8 Mai

J'AI tant de choses à te raconter, ma chère Augusta, que je ne sais trop par où commencer. Je te dirai d'abord, comme l'article qui doit le plus t'intéresser, que ton amie est au comble de ses vœux, et qu'elle sera dans trois mois Vicomtesse de Barville, c'est-à-dire, la femme de mon cher Chevalier. Révenue de ta grande surprise au sujet d'un événement que tu devois croire sans doute si reculé, j'espère que tu ad-

mireras l'habileté de ma conduite, et que tu t'empresseras de la prendre pour modèle.

Depuis ma course après le char-
mant papillon je ne m'occupai plus
qu'à chercher un moyen qui pût
m'unir promptement à celui que j'ai-
mois ; il s'en présenta beaucoup à
mon imagination, et je n'étois en
peine que sur le choix de celui qui
me feroit le plutôt arriver à mes
vues. Un événement heureux vint
me tirer de mon incertitude et fixer
irrévocablement l'époque de mon
bonheur. Tu sais que depuis long-
tems Mr. D *** affichoit la pré-
tention de devenir mon époux, ou
plutôt desiroit d'unir mes terres aux

siennes qui les touchent, et je ne crois pas l'avoir jamais flatté à ce sujet. Peu sensible à l'éloignement que je lui témoignois, il continuoit de me donner des soins; ses espérances étoient fondées sur l'idée qu'il pouvoit justement se former, que ma famille verroit avec plaisir mon mariage avec lui. La grande fortune qu'il possède lui persuadoit aisément qu'il n'avoit point de rivaux à redouter, et en effet, il en auroit peu trouvé auprès de ces femmes qui apprécient les richesses plus que tout autre avantage. Il attendoit donc patiemment que ma raison, ses soins et le désir de ma famille me disposassent plus favorablement sur son

compte; mais vraisemblablement il s'appercut qu'il regnoit entre le Chevalier et moi quelque intelligence; que je prenois grand plaisir à le voir, à m'entretenir avec lui; et redoutant l'inclination reciproque qui pourroit naître entre nous, et qu'il étoit, je crois, loin de soupçonner, il se détermine, sans m'en instruire, à demander ma main à ma famille.

Hier matin j'étois encore au lit: je fus très étonnée de voir entrer ma mère dans ma chambre à la pointe du jour. " Je viens ma fille, me dit-elle, vous annoncer à votre réveil une nouvelle qui vous réjouira." Je saute au col de Maman, et après l'avoir embrassée, je lui dis avec

l'impatience de la curiosité : “ que
 “ m'allez-vous donc apprendre,
 “ Maman ? — M. D * * * conti-
 “ nue-t-elle, vient de solliciter vo-
 “ tre main ; le grand avantage qui
 “ doit résulter pour vous de cet éta-
 “ blissement, et l'étroite liaison qui
 “ a toujours régné entre cette fa-
 “ mille et la nôtre, ne nous a pas fait
 “ balancer à la lui promettre. Cet
 “ événement assurera, j'espère,
 “ votre bonheur, et fera le suprême
 “ contentement de votre famille. Je
 “ suis ici pour recevoir votre con-
 “ sentement qui doit mettre le sceau
 “ à la promesse de votre père et à
 “ la mienne.”

A peine Maman eut-elle fini de parler, qu'un tremblement me saisit. Confuse et honteuse, je me reproche de ne l'avoir pas instruite de mon amour pour le Chevalier, et des engagements que j'avois pris avec lui. Mille pénibles sentimens m'agitent, un profond silence, quelques pleurs font toute ma réponse. Maman très étonnée de ma conduite me demande si c'est la joie ou la peine qui me cause une si vive émotion. Implorant son indulgence, je me jette dans ses bras; je lui fais part de ma forte inclination pour l'époux qu'avoit déjà choisi mon cœur, et de toutes les particularités qui s'étoient passées entre le Chevalier et moi, ajoutant

[roi]

avec fermeté que nulle puissance au monde ne pouvoit rompre les liens qui m'attachoient à lui, et m'engager encore moins à donner ma main à un autre. "Voilà, ma fille," me répond Maman avec humeur, "une invariable résolution qui prouve combien vous êtes peu soumise aux désirs et à la volonté de vos parens; c'est pourtant le premier devoir d'une fille bien née. Allez," me dit-elle avec sévérité et en s'éloignant, "vous n'aimâtes jamais une tendre mère, et c'est ainsi qu'on perd ses enfans par le trop grand attachement, et l'excessive complaisance que l'on a pour eux." Sophie ne résiste pas

à cet injuste soupçon, et courant après Maman qui étoit prête à sortir de mon appartement, je la retiens et lui dis : “ ah ! pardonnez-moi, si
 “ votre malheureuse fille a pu vous
 “ déplaire, elle ne fut jamais indigne de vos bontés, vous lui serez
 “ toujours plus chère que la vie. Si
 “ vous voulez son supplice, rompez
 “ les liens de son cœur, ordonnez
 “ les apprêts d’un hymen qui lui
 “ devient odieux, votre fille soumise
 “ obéira ; mais il vous reste à faire
 “ creuser son tombeau.”

Maman vivement attendrie oublie tous mes torts, et me dit en se livrant au doux sentiment de la nature : “ je n’ai point

“ cessé, ma fille de vous aimer,
 “ j’ai seulement été mortifiée que
 “ vous méconnussiez ma tendresse,
 “ je suis bien éloignée ainsi que
 “ mon mari, de vouloir vous donner
 “ un époux que votre cœur re-
 “ fette. Puisse l’inclination que
 “ vous avez formée, vous procurer
 “ un parfait bonheur, et nous au-
 “ rons assez vécu; je donne mon con-
 “ sentement à votre choix, je vais
 “ obtenir celui de votre père, et
 “ retirer la promesse que nous
 “ avons faite à Mr. D***. ”

“ Pourquoi donc, ma chère amie,
 ne sait-on rien exprimer quand on
 sent si vivement ? Je ne pus que
 prendre les mains de Maman et les

couvrir de baisers. Elle se dérobe à mes caresses pour aller trouver mon père, et bientôt après, ils entrent ensemble chez moi où ils m'accablent tous deux des marques les plus expressives de l'amour paternel. Ah! si le Ciel peut se laisser toucher par les prières des mortels, il sera sensible, j'espère, aux vœux ardents que je ne cesserai de lui adresser pour qu'il comble de ses plus rares bienfaits les chers auteurs de mes jours.

J'instruisis sur le champ le Chevalier des intentions favorables de ma famille, et depuis cette époque il est regardé comme l'enfant de la maison où il mange presque tous

les jours. Mr. D * * * est, dit-on, furieux, il est parti pour la campagne. Dieu veuille qu'il y reste longtems, et qu'il ne vienne pas troubler ici par sa présence, et ses menées, le parfait bonheur de deux amans et de toute ma famille.

Adieu. Puisse-tu être bientôt aussi près que moi du comble de tes vœux!

* * *

LETTRE XLVI.

LE CHEVALIER DE BARVILLE AU
MARQUIS DE VALBONT,

Londres 9 Mai.

LE sort, mon oher Marquis, s'est
enfin lassé de me poursuivre. Mon
mariage est arrêté avec cette
amante chérie dont je t'ai si souvent
entretenu. Ah! je pardonne à l'a-
mour tout le mal qu'il m'a fait, si je
lui dois le cœur et la main de So-
phie.

Cependant, mon ami, je me méfie
si fort de mon étoile, que j'ose à
peine me livrer à la joie que je res-

sens. Quand je jette un coup d'œil sur le cours de ma vie, je frissonne, et je ne puis me persuader que celui qui a éprouvé tant de malheurs puisse un jour être heureux. Tu n'as jamais connu l'enchaînement de mes infortunes ; je vais en mettre sous tes yeux le tableau raccourci. Considère le, et tu blâmeras peut-être moins les pressentimens secrets qui viennent souvent troubler ma grande satisfaction.

Né le huitième enfant d'une famille riche et puissante, je fus dès ma naissance livré à des mains étrangères. La première nourrice à qui l'on me confia, eut si peu de soins de moi, qu'elle força mes pa-

rens de me donner à une autre qui, toute aussi négligente, les obligea de nouveau à chercher dans des nourrices mercénaires une femme douée d'une affection maternelle, comme s'il étoit possible d'inspirer à une femme à laquelle un enfant est étranger, les sentimens de la nature. Je ne fus guères plus heureux avec celle-ci qui, cependant, m'empêcha de mourir en allaitant avec un lait de deux ans à moitié tari un enfant de trois mois. C'est à cette cause que je dois la constitution foible et délicate qui m'assure une vieillesse prématurée et douloureuse. Comment les gouvernemens sages n'ont-ils pas fait une loi pour forcer

toutes les mères à remplir le plus sacré de leurs devoirs? Pourquoi du moins l'opinion ne couvre-t-elle pas d'infamie, une mère qui sans raison légitime se sépare avec indifférence de son enfant? Son sein recèle le vrai principe de vie de l'être à qui elle vient de donner le jour; la nature a mis dans son cœur un sentiment qui ne peut se trouver dans aucun autre, et d'où naissent les soins indispensables à l'heureux accroissement de son fils. Ah! qu'une mère me paroît respectable en remplissant cette honorable tâche! Comme je la vois au dessous de la brute quand elle renonce à nourrir son enfant! L'homme met

sa gloire à défendre sa patrie, c'est sur son courage que sa sûreté et son indépendance reposent, et c'est par un entier dévouement à son pays, qu'il se rend le plus digne d'être honoré des Nations étrangères, et chéri, respecté de ses concitoyens. (*) Quelle peut être la

(*) C'est chez vous, sages Anglois, qu'on trouve les vertus héroïques seules capables d'assurer, dans les circonstances qui vous menacent, la gloire et l'indépendance de votre Nation. Si le barbare ennemi qui médite votre perte ose aborder sur la terre hospitalière que vous habitez, il y trouvera partout la mort. Peut-il considérer sans effroi

vraie gloire d'une femme? Celle qui peut lui mériter au plus juste

l'imposante attitude que lui présente l'Angleterre, et l'élévation que vous conservez au milieu de l'abaissement de tant de Puissances? Verra-t-il, sans renoncer à son extravagant projet, ses phalanges innombrables réunies sous l'étendard de la victoire par le véritable amour de la patrie? . . . Non sans doute. Mais quelque fût son audace et sa folle témérité, l'honorable sécurité et la noble confiance que vous démontrez n'en seront pas troublées. Vous êtes justement persuadés que l'inviolable attachement à votre pays et à son heureuse constitution, les vertus magnanimes

titre les respects et la reconnoissance publique. Elle consiste à

d'un Souverain adoré et si digne de l'être, l'habileté de ses Ministres dont le grand caractère, le génie et les talens étonnent l'univers, forment ensemble l'écueil inévitable contre lequel viendront se briser les efforts ridicules de votre ennemi. Permettez à un étranger sincèrement attaché à l'Angleterre, et qui ne fut jamais courtisan ni flatteur, de vous témoigner sa vive satisfaction sur cet heureux ordre de choses.

Il promet de grands avantages, et chacun de vos succès lui fera pour quelques instans oublier ses propres

posséder les vertus d'une mère, à se consacrer toute entière à ses enfans, et à ne confier à qui que ce

un seul de ses enfans, un seul de ses amis.
 infortunés. En dépit des tyrans usurpateurs de la France, et au mépris de l'exemple de quelque autre Nation, il trouva chez vous un paisible et généreux asile. Le juste tribut de sa reconnaissance lui fait considérer ce pays, pendant la durée de son exil, comme sa seule patrie. Si ses vœux ont quelque puissance, il s'élèvera au plus haut degré de splendeur; et si jamais le faible secours de son bras pouvoit lui être nécessaire, il sera toujours prêt à partager le zèle de ses plus ardens défenseurs.

soit les premiers soins de leur berceau. Ces réflexions que je n'ai pu m'empêcher de faire, m'ont un instant détourné du sujet dont je veux t'entretenir. J'y reviens donc, mon cher Marquis.

A l'âge de quatre ou cinq ans on me fit venir à la maison paternelle. Là j'éprouvai le sort injuste et malheureusement trop commun aux derniers enfans des nombreuses familles. Peu chéri de mon père et de ma mère, traité durement par mon frère aîné pour qui les auteurs de mes jours avoient la plus aveugle et la plus exclusive tendresse, (*) je menai

(*) *Ah ! que les pères et mères ont*

l'existence la plus pénible jusqu'au moment où je fus conduit à la Flèche. Toute mon ambition fut d'y mettre à profit la bonne éducation qu'on y donne : et m'occupant avec zèle de mes exercices, mes jours eurent enfin quelques douceurs. Mon cœur aimant et sensible forma en peu de tems à la Flèche une liaison d'amitié.

de reproches à se faire, quand, par une tendresse exclusive pour un de leurs enfans, ils rendent malheureux les autres qu'ils devroient également chérir ! De là naissent ces haines fraternelles qui divisent et perdent des familles en faisant, des individus qui les composent, autant d'ennemis entre eux.

Le malheureux Alphonse m'inspira ce sentiment toujours sincère à notre âge, et nous nous attachâmes le plus fortement l'un à l'autre. Un jour, je faisois des armes avec mon ami, il veut me tirer un coup de tems sans donner à son poignet la position nécessaire, mon fleuret lui entre dans la bouche et pénètre jusqu'au fond de la gorge. Il tombe presque sans vie à mes pieds. Dans le plus douloureux désespoir, je veux lui porter quelque secours, il pousse le dernier soupir en me serrant dans ses bras. Peu de tems après ce cruel événement, je quitte la Flèche pour aller joindre mon régiment. J'y portai la tristesse profonde que me causoit la

perte de mon ami, et la douleur
 amère de lui avoir innocemment ar-
 raché la vie. Toute société m'étoit
 insupportable, ce qui me fit passer
 pour singulier, et m'aliéna l'amitié
 de mes camarades. Six mois après
 mon arrivée, le régiment de *Royal*
 vint dans notre garnison ; mon cou-
 sin y servoit. La vivacité de ses
 passions et la légèreté de son âge
 lui faisoient mener une vie qui gâ-
 toit son cœur en ruinant sa fortune.
 Je me permis de lui faire quelques
 leçons ; il eut d'abord l'air de les
 recevoir avec reconnoissance ; mais
 il ne se corrigea pas. Je voulus re-
 nouveller mes représentations ; nous
 étions à nous promener sur les rem-

parts, il me tint les propos les plus durs, et les continua hautement. Peu sensible à cette brutalité, je n'aurois donné aucune suite à ces mauvais propos; malheureusement ils avoient été entendus par quelques Officiers de nos régimens. Ils rassemblèrent tous les autres, tinrent conseil à ce sujet, et décidèrent qu'il falloit qu'une affaire d'honneur lavât l'outrage que j'avois reçu. Désolé d'un résultat qui me forçoit de me couper la gorge avec mon cousin, je me rends sur le champ de bataille, résolu du moins de ne défendre que ma vie. Je me bornai donc à parer les coups qu'il me portoit. Il s'aperçoit de mon intention généreuse et

n'en devient que plus furieux, me disant qu'il ne me demande point de grace, et que si je continuois ce mépris insultant, il me jetteroit son épée à la figure, et que nous prendrions des pistolets. Alors je fis semblant de lui tirer quelques demi-bottes. Dès qu'il s'apperçut que je me défendois, il courut comme un fou sur moi, et se passa lui-même mon épée à travers le corps. Il ne survécut que trois jours à cet événement malheureux. Nous quittons Sarlouis pour aller à Strasbourg. Je fais connoissance dans cette ville avec le Comte de Bardville. Depuis trente ans il étoit veuf et n'avoit point d'enfans. La conformité de nos

noms lui faisoit penser que sa famille pourroit être une branche de la mienne. Il fait des recherches à ce sujet, soit qu'il fût flatté de se faire descendre de notre famille, soit qu'effectivement il fût mon parent, il ne m'adopta pas moins pour son légataire universel. Sa succession étoit estimée cent vingt mille livres de rente. D'après cette invariable résolution il envoie chercher le Notaire pour faire un testament en ma faveur ; à peine celui-ci est-il entré dans son appartement, que mon bienfaiteur d'un caractère naturellement foible et pusillanime, ne peut considérer de sang-froid celui qui vient tracer ses dernières volontés. Il se

trouble, il balbutie, et son émotion devient si forte qu'il se trouve mal. Nous cherchons à lui donner du secours, les médecins sont appelés, et nous reconnoissons tous que nos soins deviennent inutiles à Mr. de Bardville, puisqu'il est tombé dans une paralysie mortelle qui ne lui donne que quelques momens à vivre. En effet il expira, et toute sa fortune échut à des parens éloignés, avec qui il n'avoit jamais eu de relations même indifférentes, et qui ne s'attendoient nullement à sa succession.

Tant de malheurs me faisoient abhorrer la vie. Cent fois j'ai fait le projet de terminer mes jours, et je

l'aurois sans doute exécuté, si l'amour qui me préparoit des peines plus cuisantes encore, n'étoit venu m'offrir une puissante diversion. Je vis l'intéressante Adèle, et bientôt mon cœur éprouva cette vive et brûlante impression d'un premier amour. Adèle dépendoit d'un père dur et barbare dont le cœur dénaturé n'étoit ouvert qu'au méprisable sentiment de l'orgueil. Il seroit mort de chagrin si quelqu'un étoit parvenu à le détromper sur la fable de sa généalogie qui le faisoit descendre d'une Maison Souveraine, et il étoit bien résolu de ne donner Adèle sa fille, qu'à celui qui pourroit justifier une pareille prétention. Le Baron

de Glorissac un de ses voisins, bien digne du choix d'un tel père, étoit l'homme sur qui le Comte avoit jetté les yeux pour l'établissement de sa fille. Immoral, vain, sans esprit, sans vertu, sans mérite, il trainoit dans la crapule et l'oisiveté, un grand nom que ses braves ancêtres avoient tant illustré, et que son respectable père avoit honoré par des qualités brillantes. Malheureusement Mr. de Glorissac perdit dès l'âge le plus tendre, celui qui auroit pu former son cœur aux nobles vertus qu'un Gentilhomme doit posséder. Livré à de mauvais conseils, répandu dans la plus mauvaise compagnie, il donna dans tous les vices, dans tous les

travers, et devint, sous tous les rapports, indigne de sa naissance. Ordinairement moins on en est digne, et plus on cherche à la faire valoir. M. de Glorissac fait donc des recherches sur l'origine de sa famille, et d'habiles généalogistes le firent descendre en ligne directe des Rois d'Arragon. Il fut si ravi de cette illustre origine, qu'il portoit toujours avec lui sa généalogie, bien convaincu que cette pièce précieuse sur laquelle rouloient toutes ses conversations, devoit effacer ses vices et ses défauts. Elle avoit été lue mille fois à l'innocente et vertueuse Adèle : et bien loin de produire l'effet qu'on avoit en vue, M. de Glorissac n'en paroissoit à ses

yeux que plus petit et plus ridicule. Elle sentoit bien le respect et la considération que mérite à tant de titres une naissance distinguée ; mais elle savoit aussi que plus on a d'illustres ayeux, plus l'obligation que l'on contracte de s'en rendre digne devient impérieuse, et que celui qui ne la remplit pas perd naturellement tout droit à l'estime et à la considération publique. Adèle s'étoit hautement expliquée à ce sujet, et son père ainsi que Mr. de Glorissac ne concevoient pas comment il pouvoit entrer des idées aussi vulgaires dans la tête d'une fille de qualité. Le caractère ferme et décidé d'Adèle faisoit souvent craindre au Comte son

père qu'il n'eût bien de la peine à lui faire prendre pour époux celui qu'il lui destinoit ; mais résolu de se servir du pouvoir le plus tyrannique, quelque conséquence qu'il pût en résulter, il espéroit parvenir à ses fins. L'amour alloit donner bien d'autres obstacles à ce père orgueilleux. Comme il étoit très lié avec ma famille, malgré notre défaut d'origine souveraine, je voyois à chaque instant Adèle, et chaque instant ajoutoit à mon amour. La timidité de mon âge, et l'idée des difficultés qui s'opposoient à notre union et que je n'entrevoysis que trop, m'empêchoient toujours de lui faire connoître ma vive flamme. Enfin

une heureuse occasion me fait trouver tête à tête avec Adèle. Débarassé de la présence de tout importun, j'ose la considérer attentivement. Mes soupirs amoureux prennent un libre cours, nos tendres regards se rencontrent, et je lis dans ses yeux qu'elle partage tous mes sentimens. La crainte du retour du Comte m'empêcha de tomber à ses pieds; mais transporté d'ivresse, je ne réfléchis plus à tous les désagrémens que je pouvois donner à Adèle, ni aux malheurs que je me préparois. Je rentre chez moi, et je lui écris tout ce que je sentoís pour elle. Ma lettre pure comme mon amour, énérgique comme mes sentimens, fut re-

que avec satisfaction. J'espérois, j'attendois avec la plus vive inquiétude une réponse ; je reçois le même soir ces touchantes lignes d'Adèle.

“ J'aime à croire, Monsieur, à
 “ la sincérité, à la force et à la
 “ durée des sentimens que vous
 “ me témoignez. Puissiez-vous les
 “ éprouver aussi longtems que vous
 “ regnerez dans mon cœur.”

Adèle.

Quel moment, mon ami, que celui où je lus ce billet ! qu'il fut beau ! mais combien fut affreux le tems qui lui succéda ! Je réponds sur le champ à cette fille adorable, et par cette fatalité qui me poursuit, ma lettre

tombe entre les mains de son père. Il devient furieux, accable sa fille des plus mauvais traitemens. J'apprends aussitôt cet événement malheureux, je cours pour me jeter aux pieds de ce barbare père, et pour lui dire que puisqu'il n'approuvoit pas le choix du cœur de sa fille, je sacrifiois mon amour à sa tranquillité; que je fuyois à l'instant au delà des mers pour qu'il ne pût soupçonner mon intention, que bien certainement il ne me verroit plus, et que sa fille n'entendrait plus parler de moi. Ce monstre dénaturé ne veut pas me recevoir; déjà tout est préparé pour quitter le lieu qu'il habitoit, et dans la même nuit je perds Adèle.

avec l'espérance de la revoir. Juge de ma situation et de mes cuisantes perplexités. Je fais l'impossible pour découvrir le lieu de sa retraite, j'apprends enfin que son père l'a conduite dans une de ses terres éloignée de 180 lieues de la Capitale, et que là, dans un antique donjon Adèle gémissait amèrement sous les plus indignes traitemens. J'appris aussi que le Comte ne s'étoit déterminé à cette odieuse inhumanité, qu'après avoir reçu de sa vertueuse fille le refus formel d'épouser le Baron de Glorissac. Hors de moi, presque dans le délire, je prends des chevaux de poste, et je jure d'arracher Adèle par adresse ou par force

des mains de son cruel père. Après avoir couru trois jours et trois nuits sans prendre presque aucune nourriture, j'arrive non loin de l'épouvantable lieu qui la renfermoit. Je m'approche pour le considérer de près, et pour voir s'il étoit possible de s'y introduire par quelque endroit. Hélas! que vois-je! un donjon bâti sur un rocher escarpé, auquel tenoit un petit corps de logis; de larges fossés pleins d'eau l'entouroient, un seul pont levis toujours levé, étoit la seule entrée qui conduisoit dans l'intérieur, et les formidables dragons qui défendoient les pommes d'or du jardin des Hespérides, étoient moins menaçans que deux dogues

monstrueux qui veilloient sans cesse dans une petite cour près du pont-levis. Confondu, désespéré des obstacles invincibles qui me séparent d'Adèle, je ne vois d'autre ressource, d'autre consolation que d'expirer au pied du fatal donjon d'où je ne puis arracher mon amante. Mon fidèle La Jeunesse que j'avois laissé à quelque distance, surpris de ce que je ne revenois point comme je lui avois dit, me joignit avec inquiétude. "Laisse-moi," lui dis-je, "c'en est fait, je ne verrai plus Adèle; regarde les obstacles invincibles qui rendent toutes mes tentatives inutiles et mes vœux impuissans; fuis ton malheureux maître à qui tu ne

"peux plus être d'aucun secours,
 "et qui va terminer en ce lieu sa
 "cruelle existence." — "Prenez
 "courage, mon cher maître," me
 répondit-il, "tout n'est pas déses-
 "péré: en vous attendant je me
 "suis rappelé que ma famille est
 "originaire de ce canton; j'ai resté
 "longtems dans ce village voisin;
 "j'y ai beaucoup connu un maré-
 "chal, même un peu mon parent;
 "c'est un gaillard fin et rusé, je ne
 "doute point qu'il ne trouve quel-
 "que moyen de vous introduire
 "secrètement auprès de votre maî-
 "tresse; il faudra, bien entendu,
 "commencer par lui *graisser la*
 "*patte*, Monsieur sait bien que le

“ zèle des gens de cette classe, a
“ besoin d'être soutenu par de pe-
“ tites gratifications. . . .” Ces
paroles me redonnent la vie. J'in-
terromps vivement La Jeunesse en
lui disant: “ cesse ton inutile ver-
“ biage, occupons-nous sur le
“ champ d'exécuter le projet dont
“ tu me flattes.” Comme nous al-
lions nous acheminer vers la maison
du maréchal, je jette les yeux sur
une ardoise qui se trouvoit à mes
pieds, et sur laquelle il paroissoit y
avoir quelque chose d'écrit, je la
ramasse. Dieux! Je reconnois les
caractères d'Adèle, et je lis ces dé-
chirantes paroles que sa main y avoit
tracées distinctement.

“ Passant, qui que tu sois, si le
 “ hazard fait tomber dans tes mains
 “ cette ardoise, pour peu que tu
 “ ayes l’ame sensible, tu feras par-
 “ venir ce dernier témoignage d’un
 “ malheureux amour à celui pour
 “ qui mon cœur l’a destiné. Qu’il
 “ apprenne encore une fois que la
 “ trop malheureuse Adèle l’aime
 “ toujours. Elle ne peut résister
 “ longtems au barbare traitement
 “ qu’on lui fait éprouver ; mais
 “ jusqu’à son dernier soupir elle
 “ lui sera fidèle. ”

Dans le profond désespoir que
 me causent les infortunes d’Adèle
 je me précipite à genou, je conjure
 le Ciel avec ferveur de conserver

ses jours, et je lui fais solennellement le vœu de consacrer ma vie à la piété, à la bienfaisance, si mon amante m'étoit rendue. La Jeunesse m'arrache presque de force de ce lieu que je ne pouvois quitter. Accablé par ma douleur, je me traîne péniblement à la faveur de son bras, aux environs du village, dans lequel étoit située la demeure du maréchal. Il me quitte pour aller concerter l'importante exécution de notre projet, et son air satisfait me fit juger à son retour, de l'heureux succès de sa tentative. Le père du maréchal étoit jardinier du Comte, il habitoit dans l'enceinte du Château, et par son secours il étoit aisé de nous y

introduire. Mon valet de chambre étoit convenu avec La Fleur (c'étoit le nom du maréchal) que nous entrerions le soir même chez lui, comme garçons maréchaux. Il m'apporta les habits nécessaires à mon déguisement, et je me rendis ensuite chez La Fleur. J'arrive dans cette épouvantable caverne habitée par trois ou quatre cyclopes; mais j'allois m'y occuper d'obtenir mon Adèle, et par cette magique influence d'un véritable amour, elle devint pour moi un palais enchanté. A la pointe du jour La Fleur va communiquer à son père ce dont il étoit convenu avec La Jeunesse, et quelques heures après, il nous

apporta l'heureuse nouvelle que dans quatre jours je serois nuitamment introduit au Château. Que de projets, je formois dans cet intervalle qui me parut si long !

Je voulois dignement obtenir Adèle, et non la déshonorer par un enlèvement ou un commerce coupable, également désapprouvé par ses vertus et ma conscience. Je me détermine donc à choisir le moyen le plus dangereux pour ma vie, mais en même tems le plus propre à me faire mériter la reconnoissance et l'amour de ma future et vertueuse épouse.

Le jour convenu pour m'introduire dans le donjon, je prends une

cuirasse que je m'étois procurée pour mettre seulement ma poitrine à l'abri de la balle. Je me rappelle du costume effrayant que toutes les vieilles concierges d'anciens Châteaux donnent à leurs revenans, et avec un pareil déguisement, le plus épouvantable qu'on puisse s'imaginer, j'arrive sans contrariété dans un corridor du donjon où étoit située la chambre du Comte. Je frappe doucement à sa porte, en poussant des cris plaintifs. Deux domestiques qui couchoient dans un cabinet voisin viennent ouvrir. A peine m'ont-ils apperçu à la lueur d'une veilleuse qui éclairoit le corridor, que de frayeur ils tombent à

la renverse. Le Comte entend du bruit, il saute sur ses pistolets, se présente devant moi, et d'une main assurée me tire son coup dans la poitrine à bout portant; les balles tombent à ses pieds. Frappé d'un événement qui lui paroît très extraordinaire, il se trouble, appelle à son secours ses valets de chambre qui sont sourds à ses cris, et qui, plus morts que vifs, attendoient avec effroi sous un lit où ils avoient été se réfugier, le dénouement de cette scène étrange. Soudain je prends la parole, et contrefaisant la voix du père du Comte que j'avois beaucoup connu, je lui dis: " ce seroit " envain que vous chercheriez à

“ me nuire et à vous débarrasser de
“ moi ; je suis l'ombre courroucée
“ de votre père, et je viens vous
“ reprocher le sort injuste et bar-
“ bare que vous faites éprouver à
“ mon innocente et vertueuse pe-
“ tite fille. C'est elle qui fut l'ap-
“ pui et la consolation de ma
“ vieillesse par sa douceur, sa bon-
“ té, sa complaisance ; c'est elle
“ qui m'a fermé les yeux en me
“ baignant de ses larmes. Vous
“ m'aviez juré de faire son bon-
“ heur. Tremblez, le châtiment de
“ Dieu vengeur du crime et du
“ parjure vous attend, et avant six
“ mois vous comparoîtrez devant
“ son tribunal suprême si vous ne

“ rompez l’esclavage si peu mérité
 “ de votre trop infortunée fille.
 “ C’est là que vous reconnoîtrez,
 “ mais trop tard, le néant et le
 “ ridicule du méprisable orgueil
 “ auquel vous sacrifiez l’innocente
 “ Adèle, et que vous serez con-
 “ vaincu par l’arrêt fatal qui vous
 “ condamnera, que le pauvre mou-
 “ rant sous le chaume, vertueux
 “ et irréprochable, est au dessus des
 “ Rois, des Princes, ou des riches
 “ coupables. ”

Le Comte reste pétrifié ; je saisis
 ce moment pour le quitter, et je lui
 dis en partant : “ rappelez-vous,
 “ fils ingrat, père dénaturé, que
 “ si vous ne travaillez promptement

“ à réparer des torts si funestes à
“ votre fille, vous ne pourrez
“ échapper au sort que je vous ai
“ prédit, et croyez, de plus, que
“ jusqu’à cette époque mon ombre
“ vous tourmentera sans cesse. . . . ”

Je revins sans obstacle à la maison
du jardinier de laquelle je m’étois
introduit dans le donjon. Je re-
prends mon costume de maréchal,
et je vais attendre chez La Fleur,
avec la craintive espérance d’un
vif amour le fruit de ma démarche.

Le jardinier, de très bonne heure,
devoit m’instruire de l’effet qu’elle
auroit produit. Il arriva cet homme
que je faillis étouffer par mes em-
brassemens; il étoit justement char-

gée d'une lettre du Comte qui m'écrivoit de me rendre au Château sans perdre un moment pour épouser Adèle. Le jardinier avoit ordre de mettre toute la diligence possible à me la faire parvenir, et s'il ne me trouvoit pas dans ma famille, il devoit s'informer de ma résidence, prendre des chevaux de poste, et partir sur le champ pour l'endroit que j'habitois. Un dénouement aussi heureux et auquel je m'attendois si peu m'ôta presque la raison. Je ne savois ce que je faisais, ni ce que je devois faire ; mais les conseils de mon fidèle La Jeunesse me fixèrent à prendre la détermination que je jugeai la plus sage. Son avis étoit

que je laissasse écouler le tems qu'il falloit à peu près au jardinier pour remplir la commission dont il étoit chargé, et qu'alors je me rendrois avec lui au château du Comte. . . .

Ah! voici le cruel moment qui ne se retrace jamais à ma mémoire sans m'arracher des larmes de sang. . . .

Ce tems à peine expiré je me rends chez le Comte, il m'apperçoit, se jette dans mes bras, veut me parler, mais les sanglots étouffent sa voix; ses repentirs, sa vive douleur, excitent en moi le plus tendre intérêt, je cherche à le consoler par le langage le plus affectueux. Alors il s'éloigne de moi avec fureur.

“ abandonnez, ” me dit-il, “ à
N

“ ses remords déchirans un indigne
“ père, mille fois plus coupable qu’il
“ n’est malheureux. La sotte illu-
“ sion qui m’avoit aveuglé, s’est
“ évanouie, et devenu mon propre
“ juge, je ne sens que trop que je ne
“ mérite de personne, le sentiment
“ même de la pitié. Courez vers
“ ma chère fille qui est dagereuse-
“ ment malade, et dont je suis de-
“ venu le bourreau au lieu d’être
“ son tendre père. Rappelez par
“ vos soins à la vie, celle que l’a-
“ mour avoit destinée pour vous, et
“ que j’eus la barbarie de vouloir
“ unir à un autre, et cela pour
“ flatter une démençe qu’on ap-
“ pelle orgueil, passion vile que

“ rien ne peut justifier, et qui ne
 “ peut se glisser que dans des âmes
 “ basses et abjectes. . . . ” Dés-
 espéré, je quitte le Comte, je vole
 à l'appartement d'Adèle, je la
 trouve dans le délire d'un violent
 accès de fièvre. Aussitôt ses dou-
 leurs et tous ses maux passent dans
 mon sein, je me jette au pied de son
 lit en poussant des gémissemens ef-
 froyables. Je prends une de ses
 mains, entièrement desséchée par la
 douleur; j'y cole ma bouche; je
 prononce son nom; Adèle qui ne
 reconnoissoit personne, repousse son
 fidèle amant. “ Que me voulez-
 “ vous, ” me dit-elle? “ Je n'ai
 “ besoin de rien. . . . ” Puis reve-

nant au seul objet qui occupe ses pensées, elle me nomme, m'appelle, et soupirant amèrement, elle s'écrie avec impatience: " Grand Dieu " qu'on dit juste, pourquoi ne me " rends tu mon amant ? " Les personnes qui la servent m'engagent à contraindre ma trop juste douleur. Elles me disent qu'Adèle touchoit à la fin de son accès de fièvre, et qu'alors sa grande foiblesse ne pourroit sans danger pour ses jours, lui faire soutenir ma vue dans l'état où j'étois. . . . La fièvre finit, mon ami, mais mon amante si vertueuse, si fidèle, si chérie et si tendre finit avec elle. Cet affreux moment aliéna entièrement mon esprit, et

sans les soins que m'a donnés pendant huit mois le médecin de la Reine, je serois sans doute resté toute ma vie dans l'état de démence où m'avoit plongé la perte cruelle de l'incomparable Adèle.

Tu sais ce qui vient de m'arriver avec la Vicomtesse. Jette les yeux, mon ami, sur cet amas d'infortunes aussi inattendues qu'incroyables. Tu partageras mes noirs pressentimens, et tu plaindras sincèrement celui que la Providence semble avoir fait naître, pour être un exemple de tous les malheurs qui peuvent affliger l'humanité.

LETTRE XLVII.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

Paris 15 Mai.

REçois, heureuse Sophie, tous les témoignages de ma vive satisfaction, sur le dénouement flatteur que m'annonce ta lettre. Qu'il est doux pour ton ami de te voir arriver à ce moment où il reste si peu de choses à désirer. Ce présage charmant ranime mes espérances, et plus que jamais je compte voir se réaliser tes prédictions. Tout semble les favoriser. La Comtesse de Loffenval a engagé

ma mère à venir passer quelques mois dans sa terre de G * * * elle n'est qu'à trois milles de celle que le Marquis habite, et le départ est irrévocablement fixé à la semaine prochaine. Je reverrai donc mon doux ami, qu'un ordre rigoureux éloigna de son amante. Depuis qu'il n'est plus près de moi, mes jours se sont écoulés dans un vuide insoutenable ; la tristesse et l'ennui ont absorbé tous mes sentimens. L'idée seule de me rapprocher de lui a déjà changé mon état de langueur, et je sens renaître les impressions délicieuses que j'éprouve toujours près de lui ; mais le moment de notre première entre-

vue fait trembler mon ame timide.
S'il alloit mal juger son amie ! S'il
alloit prendre mon trouble et la joie
que je ne pourrai lui cacher, pour des
mouvemens de foiblesse dont il croi-
roit avoir droit d'abuser ! . . . Ah !
Ciel ! que ton amie seroit infortunée !
L'instant où son amant s'exposeroit
à perdre son estime, deviendrait
l'heure fatale qui romproit tous les
liens qui m'attachent à lui. Re-
jettons cette importune idée ; mon
amant connoît toute la pureté du
cœur de son Augusta, mes principes
sont devenus les siens, et jamais il
ne peut entrer dans le cœur du Mar-
quis une pensée criminelle.

Adieu, je suis trop occupée des
apprets de mon voyage pour pouvoir
m'entretenir longtems avec toi. Je
finis en te renouvelant toute la
part que je prends à l'heureux évé-
nement qui t'arrive.



LETTRE XLVIII.

LE MARQUIS DE VALBONT AU
CHEVALIER DE BARVILLE.

*Du Châtau de L * * * 18 Mai.*

EST-il possible, mon cher Chevalier, que tu t'occupes à calculer les chances de la fortune, quand tu touches au vrai bonheur ? Si ton ame ne m'étoit pas connue, je la soupçonnerois de foiblesse. Oublie, mon ami, ces idées ridicules d'étoile et de fatalité. Ta vie fut sans doute mêlée de beaucoup de vicissitudes ; quel est celui qui n'en a point éprouvé ? Elles sont inséparables

de la vie humaine. Sache donc jouir du présent, sans vouloir percer un avenir toujours si incertain. Ta position actuelle est brillante, chasse de noirs pressentimens que rien ne peut fonder, et qui ne sont faits que pour diminuer la douceur de tes justes espérances.

Je t'instruisois autrefois, mon cher Chevalier, des coupables erreurs auxquelles je m'abandonnai long-tems dans cette Capitale si dangereuse et si corrompue. Sans doute tu apprendras avec plus d'intérêt les douces jouissances que me donne la retraite. Elle acheve de détruire les prestiges trompeurs qui avoient abusé ma crédule inexpérience, et dé-

voile chaque jour à mes yeux des vérités sublimes, qu'il est bien difficile de sentir dans le monde.

Hier dans une de mes promenades solitaires je m'étois très éloigné de mon Château: je traversois le bois qui tient à mon Parc, et je me trouvais près du village de G * * * dépendant de ma terre. Je m'assis un instant dans une position qui me présentait un point de vue admirable. Je le considérais avec beaucoup d'attention, quand je fus agréablement distrait par les accens d'une charmante voix; bientôt après, les sons d'un hautbois se font entendre, et ce duo champêtre me causa plus de plaisir que je n'en

éprouvai jadis au concert spirituel. Comme je me trouvois sur une élévation, je découvrois aisément les différens objets parsémés dans les vallons qui m'entouroient. Je dirigeai mes pas vers ce côté; à peine eus-je quitté le lieu où je m'étois reposé que j'apperçus une jeune bergère assise près d'un cabinet de chèvrefeuille qui couronnoit une fontaine. Elle ne m'avoit point vu, et je pris le soin de me cacher derrière un feuillage touffu. J'imaginois qu'elle attendoit son berger; je me faisois une fête d'être le discret témoin d'une tendre scène pastorale prise dans la nature, et que vainement des courtisannes de théâtre

cherchent à imiter. Je me place donc le plus près possible de la bergère ; déjà les deux troupeaux que j'avois d'abord vus, se mêlent ensemble, et un jeune berger bien fait se rapproche de la fontaine près de laquelle l'attendoit son Annette. Je respirois à peine, mon ami, je craignois d'être découvert, et de troubler par ma présence l'heureuse entrevue de ces fortunés amans qui venoient dans ce lieu retiré loin des méchans et des importuns, goûter les inestimables douceurs d'une amoureuse flamme. Ils s'abordent enfin ; la satisfaction et le plaisir brilloient dans tous les traits de Justin (c'étoit le nom du berger.) A son approche les lys du

front d'Annette se changent en roses: ses beaux yeux noirs n'osoient se fixer sur son amant, mais quelques mots consacrés à la tendresse et prononcés avec timidité, des soupirs entrecoupés, des mouvemens irrésolus, tout peignoit qu'Annette partageoit fortement les sentimens de Justin. Leur secrète entrevue, qui me causoit tant de charme, fut malheureusement bien courte. Annette dit à son amant que plus que jamais elle devoit prendre des précautions, son père devenant tous les jours plus furieux du refus qu'elle avoit fait d'épouser Nicolas; et craignant sans doute d'être surpris, Justin embrasse tendrement la pauvre Annette que

ses baisers de feu troublent et embrâsent, et ils se séparent. Ah ! que cette séparation fut douloureuse pour eux ! Justin s'éloignoit lentement et se retournoit à chaque minute pour regarder Annette qui, triste et les yeux mouillés de larmes, gravoit sur le sable qui étoit à ses pieds le nom de son cher Justin. Ce n'est qu'au village qu'on sait aimer, mon cher Chevalier ; c'est là que l'amour porte le caractère pur qui fait de ce sentiment une passion délicieuse et sublime.

Cette intéressante scène me pénétra d'un charme inexprimable ; elle ne rappella point Augusta à ma pensée, mon amante y est toujours

présente ; mais elle me donna l'image de son innocence et de l'amour qu'elle a pour moi. Je crus même trouver quelque rapport entre nous et les deux amans que le hazard avoit offerts à ma vue. Justin adore Annette, en est aimé, et des obstacles s'opposent à leur union ; et moi aussi j'idolâtre Augusta, elle partage ma tendresse, et je ne suis point sûr de la posséder. Que de puissantes raisons pour m'intéresser à leur sort ! Je me promets donc d'unir Annette à Justin dans le plus court délai. Je prends une route par laquelle je devois rencontrer Annette qui bien rêveuse regagnoit son village, et en effet je me trou-

vai près d'elle en très peu de tems.
 A peine m'a-t-elle apperçu qu'elle
 jette un cri et fuit avec rapidité.
 En l'appellant avec douceur je crois
 la retenir; mais elle précipite sa
 marche, continue sa course jusqu'au
 bout du bois, et franchit avec la lé-
 gèreté du cerf un large fossé qui le
 séparoit des vergers du village.
 Alors elle s'arrête un peu rassurée
 pour me considérer. " Ne vous ef-
 " frayez pas, " lui dis-je; " char-
 " mante bergère, vous voyez
 " devant vous le Marquis de Val-
 " bont votre Seigneur; il est ins-
 " truit des obstacles qui s'opposent
 " à votre félicité; comtez sur sa
 " protection, il veut vous faire

“ obtenir celui que vous aimez
“ tendrement. ” Cette aimable
enfant émue d’une douce espérance,
et plus confuse encore de l’idée que
je pouvois avoir été le témoin d’une
entrevue, pourtant bien innocente,
me répond en baissant les yeux :
“ je ne mérite pas tant de bonté de
“ Monseigneur. ” Et revenant à
ses craintes, elle me dit en rougis-
sant : “ dans quel endroit du bois
“ étoit Monseigneur quand il ma
“ apperçue ? ” Pour faire cesser
son embarras je lui nomme un lieu
tout opposé à celui où je l’avois
trouvée. La timide rougeur n’est
plus sur son front, et se livrant toute
entière à l’espoir flatteur que je lui

donne, elle me raconte ingénument tout ce que ses parens lui faisoient souffrir en l'empêchant de voir Justin et de s'unir à lui. Sa candeur et sa naïveté m'intéressèrent de plus en plus à son sort. “ Conduisez-moi, ” lui dis-je, “ chez votre père, dans huit jours je veux que vous soyez la femme de l'heureux Justin. ” Et nous allons ensemble au village.

Pendant mon entretien avec Annette, quelqu'un de mes vassaux m'avoit entendu et reconnu. Il se répand dans le village que Monseigneur vient l'honorer de sa présence. Déjà le bruit des cloches se fait entendre. Le Bailli troublé prend sa

longue et large perruque, assemble les Officiers de justice, et tout en travaillant péniblement à sa fastidieuse harangue, il se prépare à recevoir son Seigneur avec les honneurs qui lui sont dus. Suivi d'une foule d'habitans, il s'achemine vers moi revêtu de la dignité qu'il croit nécessaire à la cérémonie. Autrefois ton ami eût délicieusement joui du pompeux appareil qui peignoit sa puissance; aujourd'hui, plus juste appréciateur des choses humaines, les grandeurs n'ont plus d'attrait pour moi, et si je mets encore quelque prix au rang élevé que le hazard me donne, c'est qu'il me procure la facilité de faire des heureux et de

partager avec mon amante la considération qu'on y attache. Oui, mon ami, tout ce qui ne tient pas au sentiment, à l'utilité, à la vertu, seuls vrais plaisirs et seules dignes jouissances de la vie, me fatigue et m'importune. Le Bailli me joint enfin, et respectueusement courbé il me balbutie ces paroles: “ Monseigneur, quoi. . . . quoi. . . .
 “ quoi. . . . que pris au dépour-
 “ vu, je me hâte de porter aux. . . .
 “ aux. . . . pieds de votre gran-
 “ deur l'hommage de. . . . de. . . .
 “ de. . . .” Pour le coup il lui fut impossible de continuer sa harangue qui sûrement n'auroit point été courte, s'il eût pu vaincre son em-

barras. Je profitai avec empressement de cette heureuse circonstance pour la terminer. “ Je sais, Mr. le
 “ Bailli,” lui dis-je, “ qu’il faut
 “ pour toutes choses de mûres pré-
 “ parations à un homme de loi. Je
 “ suis satisfait de votre conduite et
 “ de votre bonne volonté; mais
 “ n’oubliez jamais que l’hommage
 “ auquel vous me trouverez le plus
 “ sensible sera de vous voir remplir
 “ avec intégrité les devoirs de votre
 “ place. Travaillez sans relâche à
 “ mettre la paix et l’union entre mes
 “ vassaux; soyez plus souvent leur
 “ conciliateur que leur juge; pro-
 “ tégez le foible, secourez l’indi-
 “ gent; en un mot, je ne prétends

“ pas qu’il y ait un seul malheureux
 “ dans mes terres. Je ne viens point
 “ ici pour jouir des honneurs qui
 “ me sont dus, je veux y être in-
 “ connu. Vous pouvez vous reti-
 “ rer et faire cesser le bruit des
 “ cloches.”

J’avois cent louis sur moi que je
 lui donnai pour qu’il les distribuât
 aux plus nécessiteux du village.
 Mille cris de bénédiction se font
 entendre. Le vénérable vieillard
 baise mon habit, et dit qu’il mourra
 content ; le jeune homme embrasse
 mes genoux et jure de ne vivre que
 pour me servir ; les femmes versent
 des larmes de joie en criant : “ Dieu
 “ bénisse à jamais notre bon Sei-

“ gneur, et qu’il conserve ses jours
 “ même aux dépens des nôtres ! ”

(*) Ah que l’amour et la recon-

(*) Si les affreuses calamités qui déchirent la France depuis sa fatale révolution n’ont point dévoré tous les habitans du village de G * * *, s’il existoit encore quelques témoins de cette scène intéressante si souvent renouvelée dans toute l’étendue du Royaume avant cette horrible catastrophe, ils doivent se rappeler avec le plus vif attendrissement les bienfaits qu’ils recevoient de leurs anciens Seigneurs, et comparant ces beaux jours à l’état d’esclavage et de misère auquel ils sont réduits, quelle implacable haine ne

noissance qu'inspirent les bienfaits,
sont satisfaisans pour une belle ame!

doivent-ils pas porter à ces profonds
scélérats, qui depuis si longtems se
jouent du peuple françois, à ces tigres
couverts de tant de sang, enrichis des
dépouilles de tout être vertueux, & qui
bien sûrement continueront leur bri-
gandage tant qu'ils resteront les maî-
tres. Je dirai plus. Y a-t-il un seul
Francois parmi ceux dont les mains
n'ont point trempé dans le sang du
juste, à qui le nouvel ordre de choses
ne soit point en horreur, et qui se re-
fusât à donner la moitié de ce qu'il
possède, pour voir naître le doux gou-
vernement que la révolution a renversé.

Juge des impressions délicieuses de mon cœur; Augusta n'occupoit

Mille événemens arrivés depuis cette époque, en prouvant ces vérités, doivent donner les plus douces espérances à tous les vrais François de l'intérieur restés vertueux, et à ces illustres fugitifs proscrits par des brigands. Oui, ce sera vainement que le Directoire et les Conseils chercheront à perpétuer l'autorité qu'ils ont si odieusement usurpée. L'opinion, cette reine du monde, doit saper insensiblement, même au milieu de leurs succès, le fondement de leur puissance. Ce colosse aux pieds d'argile, élevé par des forfaits, alimenté par le crime, soutenu

plus ma pensée, et cependant j'étois heureux.

par les injustices révoltantes qu'il commet et la terreur qu'il inspire, ne peut avoir une bien longue durée. Il est impossible que le peuple françois ne secoue pas tôt ou tard, l'insupportable joug des tyrans qui l'oppriment, en faisant subir à ces scélérats le juste châtiment de leurs forfaits. A cette heureuse époque si ardemment désirée par la justice et l'humanité, et si nécessaire au bonheur du monde, les Emigrés banis si injustement, poursuivis avec cette basse férocité dont l'histoire des peuples les plus barbares ne pourroit donner d'exemple, reviendront

Pendant cette longue scène Annette se tenoit près de moi, et me

encore dans ces villages autrefois heureux et paisibles, et en dépit de tant d'infames décrets, ils y jouiront plus que jamais, de l'amour que leur avoient mérité leurs vertus et leurs bienfaits. Ce sera le doux rapprochement d'un tendre père avec de dignes enfans un instant égarés dont l'expérience de tant de malheurs cimentera l'attachement, et que désormais rien ne pourra plus désunir.

Tyrans usurpateurs du gouvernement de ma chère patrie, le vil et honteux acharnement que vous mettez à poursuivre les Emigrés, est le plus

regardoit souvent, pour me rappeler ma promesse. Il s'en faut bien

grand service que vous puissiez leur rendre; et le seul sans doute qu'ils voulussent recevoir de vous!

Quel beau titre à faire valoir auprès des Nations que vous n'avez pu dégrader! Déjà par la grande considération qu'il nous donne, les Emigrés ont trouvés plus d'une patrie; un Empereur puissant les naturalise dans ses vastes états; une Nation grande et généreuse les soutient encore et les regarde comme ses fidèles sujets, même aux yeux du peuple françois, votre inhumaine bassesse augmentera le mépris qu'il vous a si souvent té-

que j'eusse perdu de vue ses intérêts. Je quittois donc à regret, mais

moigné, et l'estime qu'ils doivent naturellement avoir pour ceux qui sont les plus dignes de s'honorer de votre haine. Nous conserverons soigneusement ce bien précieux qui nous reste, en portant chez les Nations généreuses qui nous reçoivent dans leur sein, l'amour de l'ordre, la soumission aux loix, le respect aux opinions religieuses, l'inviolable fidélité au gouvernement établi, en un mot l'opposition la plus marquée à vos abominables principes.

Allez, vous avez beau poursuivre et tourmenter les Emigrés, quels que soient vos succès, ils conserveront sur

aussitôt qu'il me fut possible, mes bons villageois, dirigeant mes pas vers la maison d'Annette qui m'en indiquoit la route.

vous un bien grand avantage; sans reproches et sans remords ils vivront toujours estimés chez les peuples que le sage et sincère attachement à leur Souverain, l'amour de la justice, de la religion et de la gloire mettent à l'abri de votre tyrannique domination et de votre pestilentielle influence; ils passeront à la postérité sous le rapport intéressant de l'honorable infortune qu'ils doivent à leurs vertus, et vous sous l'exécrable rapport de l'énormité de vos crimes.

Thomas son père étoit un des riches fermiers du lieu, véritablement attaché à son Seigneur, qu'une incommodité empêcha d'assister à la réception qui m'avoit été faite. Le pauvre homme pensa mourir de plaisir à ma vue; il se refroidit un peu quand il connut le sujet de ma mission. Thomas, opulent dans son état, avoit cette cupidité et cette avarice si souvent attachées aux richesses et à l'amour d'en acquérir. Il avoit la plus grande répugnance de marier sa fille à Justin qui n'avoit pour lui que les dons de la nature. Il me répondit que j'étois trop bon de m'intéresser pour une petite folle, qui

préféroit l'étourdi Justin, ne possédant pas une obole, au gros Nicolas qui n'étoit pas aussi bien fait que Justin, mais qui avoit trois charrues, et que j'étois trop juste pour exiger de lui un si grand sacrifice. Trop heureux de pouvoir lever la seule difficulté qu'il m'objecta, je lui dis que le parfait bonheur de deux êtres sensibles m'interessoit assez pour que je dotasse Justin ; que dès ce moment je lui donnois autant de terres qu'en possédoit Nicolas. Thomas extrêmement surpris d'une générosité qui lui paroissoit incroyable, n'eut plus de réplique à me faire, et le mariage d'Annette fût irrévocablement arrêté. Il m'accu-

bla de témoignages d'amour et de reconnaissance ; qui me touchèrent bien moins que la simple gratitude et le contentement de l'innocente Annette. J'envoyai chercher mes chevaux, et je quittai ces bonnes gens, délicieusement satisfait d'avoir fait deux heureux.

Arrivé chez moi, je m'abandonne à de mûres réflexions. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai remarqué depuis mon séjour ici, me prouve invinciblement qu'il est pour la classe inférieure de la société une grande masse de jouissances et de bonheur. Peut-on voir sans envie, mon ami, le laboureur rentrant le soir dans sa paisible chaumière ; il y

trouve une famille qui l'attend avec impatience, et qui lui témoigne le plus sincèrement la joie qu'elle a de le revoir. Les innocentes caresses de ses petits enfans, et le contentement d'une épouse chérie remplissent son ame des plus doux sentimens. Il fait gaiement un souper frugal que le meilleur appétit assaisonne, et il est sûr que le plus tranquille sommeil va le délasser des fatigues du jour. Jamais il ne connut l'insupportable ennui qui assiège l'oisive opulence, encore moins les tourmens de l'ambition ; les traits empoisonnés de la calomnie n'arrivent pas jusqu'à lui, et son air de santé, ses bras robustes et nerveux prou-

vent que les peines morales et les infirmités humaines n'ont point troublé son heureuse existence, et qu'il parcourra sa carrière sans les craindre et sans les éprouver. Ah! je me suis bien convaincu que la folie la plus funeste qui puisse entrer dans la tête des individus des classes inférieures de la société, est de désirer l'état de celle qui est au dessus de la leur, et de quitter celui où le hazard les a fait naître. (*)

(*) Ceux qui sont assez malheureux pour douter de cette vérité, devroient, pour s'en convaincre, aller questionner les négocians françois à qui la folle ambition de s'élever au

Voilà, mon cher Chevalier, le
 narré fidèle des événemens qui me

*niveau de la Noblesse fit approuver
 dans sa naissance une révolution qu'ils
 ont payée si cher, s'informer du la-
 boureur, de l'artisan devenu ridicule
 Municipal ou Officier de la Garde Na-
 tionale, si les tracasseries et les dan-
 gers de sa domination nouvelle lui
 procurent plus de douceurs qu'il n'en
 trouvoit autrefois dans son heureuse
 obscurité; aller même près de ceux qui
 ont exercé la magistrature souveraine,
 et qui miraculeusement se sont sauvés
 du sort fatal et si bien mérité qu'ont
 éprouvé tant de leurs collègues. S'ils
 sont de bonne foi, ils leur répondront*

sont arrivés hier. Que le sort de ton ami est différent, qu'il ressem-

que cette grandeur et cette puissance dont le faux éclat séduit trop souvent l'orgueilleuse humanité, est bien loin de procurer le bonheur, et que la chute terrible quelle leur fait craindre, surtout quand elle est usurpée, empoisonne tous leurs momens. . . . Pichegru, Barthelemi &c. &c, ne font entendre que des gémissemens aux échos de l'Isle déserte où les plus exécrables tyrans les ont relégués. Combien de fois n'ont-ils pas dû répéter douloureusement : " hélas ! pourquoi sommes nous sortis de l'état où le hazard nous fit naître.

ble peu à ce qu'il étoit à l'époque où il te racontoit ses crimes! Je n'admirerai plus tant l'homme qui fait le bien; il y trouve une récompense mille fois préférable aux jouissances qu'offre le tumulte du monde. Mon existence annoblie, mes goûts épurés, me rendent enfin digne de celle à qui je dois cet heureux changement. Puissé-je, en l'imitant toujours, lui faire oublier des erreurs qui me seront à jamais odieuses!



LETTRE XLIX.

MISS AUGUSTA AU MARQUIS
DE VALBONT.

Paris 20 Mai.

JE vais donc me rapprocher de toi, mon doux ami ; ah ! que je serai heureuse de partager ton exil. Détestant tout ce qui n'a pas quelque rapport à toi, je mourois de langueur au milieu des tumultueuses distractions qu'offrent nos sociétés de Paris. Je ne puis plus te cacher aucun de mes sentimens. A toi seul étoit réservé de regner souverainement dans mon cœur, toi

seul en étois digne, puisqu'il est impossible que tu abuse jamais de l'entière confiance que je te témoigne. Qu'il me seroit affreux que l'empire absolu que je t'ai laissé prendre sur moi te donnât jamais mauvaise idée de ton amante, et te fît former l'odieux projet de la rendre méprisable à ses propres yeux. . . . Pardon, mon digne ami, ce mot m'est échappé, et je suis bien loin d'avoir cette cruelle pensée. Ayant appris à te connoître, je vois dans mon amant le plus inébranlable appui de toutes les vertus d'Augusta. Mon cœur est devenu trop foible pour en être le soutien, c'est à toi à prévenir les fautes ou

les égaremens qu'un excessif amour pourroit lui faire commettre. Sauve ton amante de ces dangers, si son existence t'est chère ; elle survivroit bien peu à de grands reproches qu'elle auroit à se faire.

Adieu, mon tendre ami. Les apprêts de notre voyage m'inspirent la plus douce émotion. Chaque minute qui raccourcit l'intervalle du tems où je dois te revoir, est une satisfaction pour ta fidèle amante. Dans huit jours au plus tard je te reverrai, je me trouverai près de toi, mes occupations seront les tiennes, mes jouissances tes plaisirs. Grand Dieu ! quelle sera ma félicité ! Puisse ce

rapprochement m'unir à toi pour
 toujours! Puisse ton amie ne pas
 voir son bonheur s'évanouir, et ses
 espérances plus douces encore, com-
 me un songe séduisant et trompeur!

ce n'est pas ma chère Sophie, ce
 n'est pas mon cœur adore, toujours
 plus digne que jamais de
 mon tendresse. Il n'est au mon-
 de qui n'ait mis cette
 engagement dans sa
 main avec moi. J'ai
 tout fait pour toi, tout
 de mon honneur
 de mon cœur
 de mon honneur
 de mon cœur



LETTRE L.

MISS AUGUSTA A MISS SOPHIE.

*Du Château de G * * * 31 Mai.*

JE l'ai revu ma chère Sophie, celui que mon cœur adore, toujours fidèle et plus digne que jamais de toute ma tendresse. Il n'est au monde que mon amant qui eût mis cette délicatesse, ce ménagement dans sa première entrevue avec moi. Tout autre sans doute auroit voulu jouir de son triomphe, de mon trouble à son approche, de mon embarras; mais lui, aussi modeste, aussi délicat que tendre, lui qui méprise souve-

rainement la coupable présomption qui engage presque tous les hommes à faire appercevoir le public des vifs sentimens qu'ils nous inspirent, il a choisi l'instant où nous étions seules pour se présenter à moi, même celui où, rentrées au déclin du jour, ma rougeur ne put être remarquée de personne. Oui, chère Sophie, mon amant est encore plus adorable par ses vertus que par les agrémens qu'il reçut de la nature. Idole de ses vassaux, chéri de ses amis, généralement estimé, il n'est qu'une voix sur son compte. Depuis son exil il n'a pas fait un pas qui n'ait été marqué d'une action bienfaisante. Tout cela tourne la tête à

ton amie déjà si prévenue pour un homme parfait qui peut-être, hélas ! ne sera jamais son époux. Serois-je réservée à un pareil désespoir ? Mon père qui a seul la puissance de s'opposer à notre union, auroit-il le barbare courage de rompre les nœuds qui m'attachent au Marquis, et auxquels tient le fil de mes jours ? Non sans doute ; je m'égare, Sophie ; la force de mes vœux me fait outrager le plus tendre des pères. Laissons donc ces idées importunes et noires pour t'entretenir des beautés du pays que j'habite.

Il me sera bien difficile, ma chère amie, de te donner une description exacte du séjour charmant où nous

sommes. Le Château de la Comtesse est dans un des plus beaux cantons et des plus fertiles de la France ; une superbe rivière baigne les murs de sa terrasse, parcourt les bords du jardin, et à leur extrémité va se perdre dans un fleuve. La maison est bâtie sur une haute plaine qui forme la naissance de deux montagnes très élevées, toutes deux célèbres par les vins et les fruits exquis qu'elles produisent. D'un pavillon Chinois placé au dessus des jardins vous découvrez un point de vue qui passe pour un des plus beaux de l'Europe, et vous entrez de là dans un parc magnifique qui fait partie d'une de ces montagnes. Rien n'est plus délicieux ; des

grottes formées par les mains de la nature, des cascades multipliées tombant avec fracas de rochers en rochers, vont de leurs eaux limpides fertiliser des prairies toujours émaillées de fleurs ; des haies de roses, de jasmins et de lilas se trouvent placées sans art, et vous offrent de distance en distance des cabinets touffus et odoriférans ; enfin des arbres aussi anciens que le monde, portant leurs cimes orgueilleuses jusqu'aux nues, forment ensemble une voute majestueuse de verdure qui préserve en tout tems ce lieu enchanteur des ardeurs du soleil.

Il faudroit t'écrire un volume si je voulois te donner le détail de

R

toutes les beautés du pays. Ce que l'on considère ici simplement comme des objets cultivés est bien supérieur à ce que nous appellons en Angleterre des dehors d'agrément. Attendant au parc dont j'ai tâché de te faire le tableau, est un vignoble immense qui vous fait presque oublier le lieu qui avoit attiré toute votre admiration ; des allées multipliées d'arbres fruitiers de toute espèce vous présentent les plus superbes fruits et d'une si bonne qualité dans ce pays, que les Anglois en mangeant ici des pêches et des raisins, ne peuvent croire que ce soit le même fruit qu'on nous vend sous ce nom dans nos contrées, et que nous

payons si cher. Ajoute, chère Sophie, à la description que je viens de te donner, un Ciel le plus souvent sans nuages, un air toujours pur, et tu te représenteras bien insuffisamment la beauté, les agrémens du Château de mon amie et ceux de la belle Province que nous habitons. Nous éprouvons déjà, Maman et moi, les effets de la plus salutaire influence. Maman, depuis son arrivée, n'a ressenti aucune de ses infirmités habituelles; son ame n'est plus affectée de cette mélancolie qui tenoit, je pense, aux noirs et épais brouillards qu'elle respiroit à Londres, et ma santé cruellement altérée par les violens mouvemens dont

mon ame a été successivement agitée, se rétablit à vue d'œil.

Sous un climat aussi privilégié de la nature il est impossible que tous les habitans ne soient pas doués de la plus charmante gaieté. Vous apercevez sur toutes les figures l'expression du plus réel contentement. Le peuple, surtout, aimant son pays, idolâtrant son Roi, chérissant son gouvernement, danse, chante et rit toutes les fois que ses occupations lui laissent un moment de loisir, et il se croit avec raison le plus heureux de la terre. (*) La classe opu-

(*) Si un étranger parcourroit maintenant ces belles Provinces, quel

lente remplit le plus ingénieusement possible les vuides sans nombre de l'homme fortuné. La campagne qui

affreux tableau pourroit être mis à côté de celui qu'en fait Augusta ! Pourroit-il rencontrer un seul François qui n'ait à pleurer la perte d'un objet cher, devenu l'innocente victime de la plus désastreuse révolution ? Ne verroit-il pas sur tous les visages le chagrin, la haine, le regret, la douleur et le plus hideux despotisme sous le nom de liberté, porter le ravage et l'effroi dans toutes les parties de la France. . . . Peuple trop malheureux que je ne puis cesser de chérir et de plaindre, que ne dépend-t-il de moi comme il dépend de vous de

est souvent pour nous une triste solitude, procure aux François des jouissances plus douces peut-être que celles qu'ils ont dans leurs villes. Aussitôt après notre arrivée ici, la Comtesse a reçu à demeure une société charmante, et l'emploi de notre tems a été disposé de la manière suivante.

La matinée est destinée alternativement à la promenade, à la chasse et à la pêche. Tu vas croire peut-être que les femmes ne sont pas de toutes ces parties, et que ces dernières particulièrement trop fatigan-

terminer tous vos maux, et de faire renaître ces beaux jours! . . .

tes pour elles ne peuvent leur convenir. Apprends, chère Sophie, la manière dont on les exécute, et tu reviendras de ton erreur.

Le jour où l'on doit chasser, le Piqueur est averti. Chacun se trouve au rendez-vous de la chasse situé au milieu du parc ; c'est un charmant pavillon où vous passez ordinairement une heure à déjeuner en attendant qu'on ait levé l'animal qu'on doit courir. Dès qu'il paroît, chacun monte à cheval, et s'il demeure plus de deux heures à être forcé, les femmes et la plupart des hommes reviennent au Château, et la chasse est abandonnée au Piqueur et aux jeunes gens qui ont cette

passion. Le jour de la pêche est moins pénible encore. On se rend dans un bateau couvert à la levée des filets qu'on a tendus la veille, et l'on voit jeter quelques coups d'épervier dans les lieux de la rivière où l'on avoit mis de l'appas, ce qui tient ordinairement deux heures. L'intervalle de midi à trois se passe à la toilette. Après diner on commence une partie de jeu qui dure environ une heure, après laquelle le salon se dissout; chacun va dans son appartement ou ailleurs; il ne reste personne dans la salle de compagnie. A huit heures on se rassemble de nouveau, et jusqu'à l'heure du souper on s'amuse à jouer quel-

ques proverbes ou quelques autres jeux agréables, dont la gaieté fait toujours l'essence.

Ce n'est pas le seul plaisir, ma chère amie, que nous allons goûter ici. Une salle de spectacle naturellement formée dans le parc par le flexible tilleul et le charme docile, vient d'être perfectionnée et embellie des décorations nécessaires. Déjà chacun a son rôle, et nous devons jouer au premier jour le *Déserteur*.

C'est le Marquis qui les a distribués, il m'a donné celui de Louise, et a pris celui du Déserteur. Vainement j'ai voulu m'en défendre; j'ai eu beau faire valoir mon insuffi-

sance, il a fallu céder aux sollicitations pressantes que toute la société m'a faites à ce sujet, et je me trouve engagée, malgré mon défaut de talent, à jouer le premier rôle dans une pièce difficile, moi qui à peine ai l'idée du théâtre. On va se moquer de moi, me tourner en ridicule; mais je réponds bien que je trouverai quelque prétexte pour éluder mon engagement. Une fois par semaine nous avons concert, tout le monde applaudit beaucoup aux ariettes que j'y chante, et c'est même ce qui a donné lieu aux persécutions qu'on m'a faites afin que j'acceptasse le rôle de Louise. Hier j'avois chagriné le Marquis en lui parlant des

obstacles qui pourroient s'opposer à notre bonheur. Il fut triste et rêveur toute la soirée, c'étoit celle du concert; on me demanda quelle ariette je voulois chanter. Pour le consoler un peu, je choisis celle que chante Louise à son amant, et où se trouve cette phrase : *dans quel trouble te plonge &c.* Les accens de mon cœur y étoient exprimés; j'y mis beaucoup d'ame sans m'en appercevoir, et il fut d'abord résolu qu'on joueroit le Déserteur, et que je serois Louise.

Adieu, ma chère Sophie. Si tu compares la vie qu'on mene en Angleterre avec celle des François,

je doute fort que tes réflexions
soient à l'avantage de ta patrie,
toi qui étois si prévenue des plaisirs
qu'on goûte en France, même
avant d'en être bien instruite.

.. Adieu encore, je t'embrasse.



FIN

du Second Volume.

ERRATA.

Second Volume.

Pages. Lignes.

16	16	tout	<i>lisez</i> toute
76	2	mement	moment
89	4-5	relirois	relis
150	8	ami	amie
159	10 11	malheureu- sement	malheureu- sement
162	17	comtez	comptez
163	12	ma	m'a
172	14	bannis	bannis
176	6	viveront	vivront
183	7	quelle	qu'elle
186	2	abuse	abuses

